



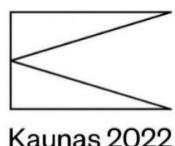
PRIX LAURENCE 2022

CAT. 12-17 YEARS

FINALISTS' TEXTS



obeler
fenneng:beetebuerg:
hunchereng
näerzeng
eis gemeng



Prix Laurence 2022 – CAT. 12-17 YEARS

Costa de Figueiredo Gaspar	3
Nature	3
Cruz Maria	4
Un rêve devenu réalité	4
Delgado Tiago.....	7
Valpaços – The Natural Essence.....	7
Fairon Cheryl	8
Down the rabbit hole.....	8
Feltes Michèle.....	10
Mémoires d'un esprit errant	10
Jost Lea	27
The Twins and The Thief.....	27
Lagodny Elena.....	38
Wannabe hero.....	38
Medeiros Ramos Afonso Filipe	39
Playing with words in Valpaços	39
Michem Marie-Laure	40
Revenge of the Damned.....	40
Mūza SVETICKAITÉ	46
ambitions.....	46
incantation.....	48
Myllymäki Anni	49
One to die for.....	49
Sanches Alexandre.....	54
L'Europe.....	54
Venti Valentina.....	55
Rêverie : La perfection	55
Viry Marie.....	56
L'apothéose.....	56
Wells Aurelia.....	61
The poems inside	61

Costa de Figueiredo Gaspar

Nature

Le plastique c'est fantastique, disent beaucoup de personnes,
Mais tous les jours dans la nature, ils en jettent des tonnes.
Protégeons et préservons notre magnifique nature,
Ses ennemis sont les déchets, le gaspillage et les voitures.
Les animaux se font rare, les biologistes en ont marre,
Protégeons la nature et préservons ses merveilles pures.
La liste rouge vous connaissez ? Elle sert à protéger les espèces menacées.
26 000 espèces menacées, en trois catégories sont classées.
La première catégorie s'appelle vulnérable, parmi elle compte le loup,
On le croyait disparu depuis plus d'un siècle, mais point du tout.
La deuxième catégorie qui comprend le léopard, se nomme en danger,
Les animaux de cette catégorie il faut absolument les protéger.
Danger critique se nomme la dernière classe,
Les animaux qui en font partie sont les plus menacés des races.
Chardonneret élégant, verdier d'Europe, bruant ortolan,
Ces oiseaux on fortement chuté en dix ans.
Déforestation, réchauffement climatique, pollution et construction,
À cause de tout cela la banquise fond.
En plus du réchauffement climatique,
Détruire des espèces pour l'humain est devenu systématique.
Les arbres et les plantes, eux aussi sont en danger,
Chaque seconde on détruit un hectare de forêt.
Un humain utilise environ 150 litres d'eau par jour,
C'est énorme vous trouvez, c'est un chiffre lourd.
Biodégradable, il ne l'est pas le plastique, le temps dont il a besoin est
apocalyptique.
Une sixième extinction causée par l'humain,
Très bientôt ce sera la fin.
Une extinction animale et végétale,
La nature poussera son dernier râle.
Arrêtons de la détruire,
Car cela ne fait que nous nuire.
Arrêtons de gaspiller, du papier, de l'eau, et de l'électricité.

Cruz Maria

Un rêve devenu réalité

The original text in Portuguese can be found on the Prix Laurence website.

<https://bit.ly/3L3LSRR>

(À la ferme de Gorgoço, Maria et son grand-père Gabriel se promènent à cheval.)
Grand-père Gabriel (en riant) – Je veux que ton frère et toi appreniez à traiter de la ferme.

Maria (affirme avec une grande conviction) – Ne t'inquiète pas grand-père. Nous aimons beaucoup cet endroit et nous savons déjà faire beaucoup de choses.
D'ailleurs, papa et maman insistent à nous apprendre à tout faire. J'ai même déjà appris à tailler les vignes !

Grand-père Gabriel (avec un soupir énorme) – Tu sais, ma vie n'a pas été facile. J'ai émigré en France à l'âge de 17 ans ! La vie d'émigrant n'est pas facile... C'était travailler, travailler, travailler... Mon rêve était d'acheter cette ferme, elle était considérée la meilleure de la commune, elle a beaucoup d'eau et une bonne exposition solaire, elle est très ensoleillée.

Maria (écoute attentivement ce que son grand-père dit, mais aussi avec beaucoup de curiosité) – Grand-Père, la ferme a été très chère ?

Grand-père Gabriel (regarde sérieusement Maria) – Il y a cinquante ans, elle m'a coûtée mille cinquante contos (5237,37€). C'était beaucoup d'argent ! J'ai acheté le pressoir à huile d'olive à mon oncle António Montalvão Quintela, il m'a coûté quatre cent dix contos (2050 €).

Maria (regarde son grand-père avec beaucoup de tendresse) – Mais tu as réalisé ton rêve. C'est le plus important.

Grand-père Gabriel – C'est vrai... Je veux mourir ici ! J'ai toujours beaucoup aimé ma terre, j'ai seulement émigré par besoin économique !

Maria (sourit) – Cette ferme est très jolie, on dirait un jardin.

Grand-père Gabriel – Elle a beaucoup d'eau et le terrain est très fertile. Mais son exposition solaire fait toute la différence. Ça fait des années que notre vin est celui qui a la plus forte teneur en alcool des alentours, parce que les vignes sont très bien exposées à la lumière solaire, ce qui permet que les raisins mûrissent très bien et plus tôt. A la fin du mois d'août, les grains de raisin ressemblent déjà à des rayons de miel !

Maria (observe attentivement la ferme d'à côté) – Grand-père, quand j'étais petite, cette ferme était aussi très jolie. Mais elle me paraît abandonnée maintenant !

Grand-père Gabriel (avec un regard nostalgique) – C'était une bonne ferme, sans aucun doute. Le Docteur Lacerda était un homme bon. Il avait hérité la ferme de son grand-père paternel et il a toujours eu un fermier qui s'en occupait. Cependant, quand il est tombé malade, ses enfants l'ont mis dans une maison de repos, à Valpaços ! Ils ont renvoyé le fermier et n'ont plus jamais voulu savoir de la ferme ! Je

suis encore allé visiter le Docteur Lacerda à la maison de repos. La première chose qu'il m'a demandé c'est si j'avais vu ses enfants à la ferme et s'ils avaient demandé de tailler et de bêcher la vigne.

Maria (très curieuse) – Grand-père, qu'est-ce que tu lui as dit?

Grand-père Gabriel – Je lui ai dit que tout était très bien traité, car je ne voulais pas causer d'autre tristesse au Docteur.

Maria – Tu as bien fait grand-père ! Tu as menti pour une bonne cause.

Grand-père Gabriel (avec une certaine autorité) – Je ne veux pas aller dans une maison de repos ou hôtel gériatrique, comme on l'appelle maintenant !

Maria – Ne t'inquiète pas, mon père vous aime beaucoup à grand-mère et toi. Il ne vous mettrait jamais dans une maison de repos.

Grand-père Gabriel (avec les yeux en larmes) – Et toi, tu m'aimes aussi ?

Maria (sans hésiter) – Bien sûr que je t'aime beaucoup ! Je t'aime comme la vigne aime la lumière émise para e soleil !

Grand-père Gabriel (l'air étonné, regarde sa petite-fille pendant quelques secondes) – Tu es une jeune fille en or !

Maria (regarde son grand-père, en souriant) – Tous les jours, j'apprends quelque chose avec toi. Mais aujourd'hui, c'est moi qui va t'enseigner ce que j'ai appris dans un cours de Sciences Naturelles !

Grand-père Gabriel (tout excité et curieux) – Qu'est-ce que tu vas m'apprendre ?

Maria (très enthousiaste et très sûre de ce qu'elle dit) – Tu sais, presque tous les êtres vivants dépendent de la lumière du soleil pour survivre. Les vignes, les oliviers bien comme les autres plantes n'arrivent à réaliser la photosynthèse qu'avec la présence de la lumière.

Grand-père Gabriel (très surpris par les propos de sa petite-fille) – C'est quoi la photosynthèse ?

Maria (continue avec beaucoup de conviction) – La photosynthèse est un processus photochimique qui consiste à produire de l'énergie à travers la lumière solaire et la fixation du carbone provenant de l'atmosphère. Elle peut se résumer au processus de transformation de l'énergie lumineuse en énergie chimique/aliment. Sans lumière, les plantes meurent !

Grand-père Gabriel (descend de son cheval avec précaution et s'approche de sa petite-fille) – Descends de la jument, ma belle !

Maria (descend de la jument et rejoint son grand-père) – Tu as compris ce que c'est la photosynthèse ?

Grand-père Gabriel (fait un gros câlin à Maria) – Il y a déjà beaucoup d'années que je sais que les plantes meurent sans lumière. Sans plantes, il n'y a pas d'oxygène, il n'y a d'aliments pour les autres êtres vivants... Je ne connaissais pas le terme photosynthèse. Mais je sais que sans lumière il n'y a pas de vie !

Maria (très émotive et heureuse) – Alors, tu as compris à quel point tu es important pour moi ?

Grand-père Gabriel (avec un regard très sérieux) – J'ai compris, ma chérie. Mais, je ne veux pas que tu dépendes de moi, ni de personne, comme les plantes dépendent

de la lumière ! Je veux que tu sois libre et tu réussiras seulement à l'être si tu es autonome !

Maria (très étonnée) – Pourquoi tu me dis ça ?

Grand-père Gabriel (passe affectueusement la main dans les longs cheveux de sa petite-fille) – Ma chérie, ton bonheur ne doit pas dépendre des autres, mais de toi à peine !

Delgado Tiago

Valpaços – The Natural Essence

Find the original text in Portuguese “Valpaços- Essências naturais” on the Prix

Laurence Website

<https://bit.ly/3xFrNx5>

As an inhabitant of Valpaços, Bettembourg's twin town, I'd like to introduce to you my hometown, the cosy place where I feel at home and which fulfills my needs as a citizen.

Valpaços is a noble town that was created in the time of the Romans when Portugal didn't yet exist as a country. The Romans called it Valley of Passum, the name of the excellent wine produced in the territory.

Our town is full of beautiful natural landscapes as well as of a rich gastronomy, history and culture. It is a beautiful place with an interesting and preserved biodiversity and where we feel at home. There are places in our territory of unique beauty that impresses those who come to visit us: The Sanctuary of Our Lady of Health, more than one hundred years old, is just an example of the various monuments that can be admired. We have inherited all these beauties, some of them so old that we can not even imagine.

We have inherited a specific culture that has been conveyed through generations; we have inherited the landscapes, the language, which is one of the most spoken languages worldwide; we have inherited the courage, the determination and the wisdom of our ancestors. Here, we can still find some costumes of our grandparents such as the gastronomy which I consider to be vast and fantastic. Here, we have ingredients that when the Man's hand puts them together, originate, for example, the “Folar de Valpaços”, so famous and a wonderful delicacy. We also have almonds, olives and chestnuts, products of excellence.

Apart from its history and several other stories yet to reveal, Valpaços has many and diverse leisure spots that we can enjoy with friends and relatives such as the “Ecovia do Rabaçal”, a challenge for nature and sport fans, with trails and climbing activities that allow proximity with the impressive natural scenery of the territory.

There are also many venues and facilities for us to socialize and have fun with our friends: the municipal swimming pools; the equestrian centre of Travancas where we can ride horses and interact with other animals, and the Winehouse where one can learn everything about viticulture and wines produced here.

Last but not the least, I'd like to stress the importance of Valpaços for Portugal, mainly in the primary sector, leisure and tourism areas, which make us proud and that we will preserve as a legacy to our children and grandchildren.

This is my hometown, my home.

Fairon Cheryl

Down the rabbit hole

Was it wrong to dream of tragedy?
Of a smile so bright, it could ignite us like a sun,
so sweet that even our morning star envied its beauty,
yet so enraptured that he dared not say a word, that could break its peace.
So was it wrong to dream of paradise, of wonderland?
To hope for time to stop and gift us a melody of silence that could lull us to sleep
again?

Yet when I think of our end,
I think only of you,
my darling, my love, my used-to-be dream.
No longer capable of reaching wonderland,
with our crowded minds and empty hearts.
Our waiting home, lost like a childhood in a sea full of todays that we called living
once.

Still we were, we stayed, we played the game we knew we'd lose,
because of hope, of envy,
because of those that found heaven amongst themselves.
But in envy lies our weakness that brings us to our honest grave.
So why all of this?
Well, because we're human, are we not?
And we dream of forgetting that we are,
so that we wouldn't have to live with ourselves anymore.

And so you danced me into oblivion that night, I almost fell in love again,
with the sea, and the stars, and with life itself.
It was enough for me, because I knew nothing was forever,
because you tried to give me eternity in what felt like seconds,
and that happened as commonly as almost never.

But with every letter came its 'sincerely yours'
and for each day that ends,
I think about one I started with you,
my darling, my love, my grown Alice.
We've become shadows of our once so luminescent selves,
resting in the night with out dreams and hopes and wishes,
like old companions,
drinking and drowning in a set of cards,
waiting for dawn to come again.

Feltes Michèle

Mémoires d'un esprit errant

(Veuillez trouver en bas une autre version du texte adaptée au contenu de l'histoire.)

Jeudi, le 4 octobre 2018

Cher Journal,

La campagne n'oublie jamais – c'est une triste vérité que le déménagement me rappelle tous les soirs quand je m'amuse à noter mes réflexions, quand mon stylo à plume se met à danser sur le papier et y laisse des traces d'encre pour me prouver que la solitude n'arrive plus à m'anéantir.

Après le décès de mon père – un banquier orgueilleux aux cheveux clairsemés qui a abandonné ma mère et moi – notre argent ne suffit plus pour entretenir à la fois l'appartement en ville et le manoir de famille. Donc ; retour à mon village d'enfance.

Le feuillage des arbres se présentait déjà dans sa robe d'automne. Cette preuve ironique démontrait davantage que la beauté et la haine étaient des jumelles, l'une provoquée de l'autre. Comme tu le sais, la ville ne me plaisait non plus. Or, un adolescent dyslexique de plus n'était pas une différence remarquable au milieu d'un établissement spécialisé pour des élèves avec des problèmes de lecture et d'écriture. J'appréiais d'y disparaître dans un certain anonymat. Ici, loin d'un enseignement spécialisé, chacune de mes nombreuses fautes d'orthographe et de grammaire étaient jugées comme des indices pour mes capacités intellectuelles ou mon application.

Bien que je leur aie expliqué il y a des années qu'une dyslexie n'affecte pas mon intelligence en général, ils me classifiaient comme analphabète. Ils me traitaient comme indigne de suivre la voie de mes rêves et de poursuivre des études de philosophie. Pour eux je resterai toujours le Jérémy d'autrefois, cancre chronique qui a un abonnement pour des notes insuffisantes. Même les filles continueront de se moquer du garçon trop frêle pour son âge et aux cheveux châtain ébouriffés. Jérémy avec son teint livide cassé par la monture noire de ses lunettes qui ne l'empêchent pas à loucher légèrement.

Alors que les habitants ici me jugent comme l'idiot du village (« Écoute le fils de Géraldine, il semble de ne pas être capable d'écrire des mots du niveau de la quatrième année d'études correctement »), je me fondais à la ville dans le décor d'une société exotique. Le village me donne l'impression d'être un paon-de-jour piégé dans une sapinière nordique.

Ma conclusion ; l'évolution de la diffusion du savoir grâce à l'invention de l'internet semble avoir échoué dans notre village. Le pire?; je les renconterai demain tous réunis lors de ma première journée scolaire.

Vendredi, le 5 octobre
2018

Mon Journal,

Excuse-moi de ne te protéger pas contre la pluie battante, mais le moment ne pourrait pas être plus approprié pour inscrire mes observations même si l'humidité fait onduler tes pages.

Oui, comme je te l'avais déjà raconté hier soir, la monotonie rurale empêche un va-et-vient, mais il serait faux de prétendre que rien n'avait changé au cours de ces deux dernières années. Or les changements avaient été prévisibles. Comme la plupart avaient eu l'habitude de m'ignorer, j'avais bien eu le temps d'analyser leurs personnalités discrètement.

C'était donc pas difficile à deviner que la coquette Aurélie avait décidé de se couper un carré pour équilibrer les proportions plutôt ovales de son visage. Quant à notre grand sportif Claude, je savais qu'il se servirait un jour de son allure musclée pour séduire les filles. Et puis notre bosseur Eduard avec son regard méprisant. Je le déteste. Non, je le hais de tout cœur pour m'avoir accusé d'être un âne doué d'une syntaxe sportive, mais trop bête pour se débarrasser des fautes infantiles. Je le remercie encore aujourd'hui pour cet encouragement cordial.

Concernant les autres élèves, je ne me fais pas trop de soucis. Des suivistes chassant les tendances circulant sur les réseaux sociaux. Tous ensemble, ils formaient une foule excitée à la cour de récré, curieux de découvrir ce qu'était devenu ce Jérémy. Une inspection froide et quelques mots échangés plus tard, ils tournèrent les talons et se répartirent dans leurs petits clans.

Deuxième inclusion sociale loupée.

J'en ai marre.

Dimanche, le 7 octobre
2018

Enfin cher ami du silence,

J'avais totalement oublié l'impact guérissant qu'un immense jardin comme celui du manoir exerçait sur l'esprit. Hier matin, ma mère avait constaté avec horreur que le jardinier qu'elle avait engagé pendant son absence, ne s'était guère occupé de sa flore si appréciée. Le morceau de terre s'était transformé dans une tragédie de plantes négligées. Notre potager se noyait dans les mauvaises herbes et les roses grimpantes s'emparaient de la belle façade blanche. Quoique les églantines y étincellent comme des gouttelettes de sang, ils coûtaient seulement des nutriments au rosier et devaient être enlevés avant que l'hiver débarque avec ses températures glaciales. Bon, je quitte maintenant la description des plantes en pot desséchées et le gazon qui m'allait jusqu'aux hanches. En revanche, le verger était dans un état plutôt acceptable. Cachés par une rangée de ronciers sauvages et de fougère, mes arbres fruitiers préférés diffusaient toujours leur odeur terreuse.

La frustration crue de ma mère se transforma vite en envie de rétablir l'ordre dans son empire de jardinage. En tant qu'artiste ses mains habituellement tachées de peinture cherchaient éternellement à créer une nouvelle œuvre. En monture d'ouvrage et ses cheveux dorés ramassés en queue de cheval, elle attaquait le désordre des vrilles.

Inspiré, moi aussi je me précipitai avec la brouette dans la jungle. Notre travail acharné me rappela le bon vieux temps quand je l'avais encore aidée encore à désherber les platebandes à fleurs. Grâce à ce souvenir, une chaleur encourageante se dilatait dans ma poitrine. Avec patience, elle m'avait appris à reconnaître les différentes sortes de fleurs grâce à la forme de leurs pétales ; hortensia, œillet, campanule, chrysanthème, jacinthe, marguerite, pivoine, lilas et lis... Et puis les arbres reconnaissables par l'unicité de leurs feuilles ; aiguilles pour les pins, lianes pour les saules pleureurs et feuilles gigantesques pour les platanes...

C'est pourquoi je me rendis compte de la valeur de ces deux hectares de terrain. De mon lieu de repli sécurisé, place où l'usure du temps ne m'angoissait pas. Même les organismes les plus simples comme les lichens colorés sur l'écorce des arbres me font redécouvrir ma fascination pour ce monde si riche.

Mardi, le 9 octobre 2018

Journal,

Elle m'a pris dans ses bras, ma mère. Je sentais le frissonnement de ses muscles épuisés contre ma poitrine. D'être témoin d'un moment de sa faiblesse déclenchaît un drôle sentiment d'amusement en moi.

Cette sensation m'étrangle. En général notre relation était d'une harmonie aussi proche que respectueuse. Je tiens beaucoup à elle, la seule membre paternelle qui me restait.

Cependant, un événement avait bousculé cette proximité entre nous, ce lien si indestructible. C'était le jour où on est parti pour nous rendre à la capitale espérant d'y trouver un entourage plus adapté pour moi. Elle tenait mon visage entre ses mains, son nez si proche du mien que je pus voir un scintillement ravi dans ses yeux. Puis elle m'a adressé la parole. « Finalement, finalement nous avons réussi à décrocher une place pour toi. Tu vas voir Jéré, l'institut arrivera à te changer. »

Oui maman, je savais que ton intention n'était pas mauvaise, mais ton vœu déchaîna une armée de bêtes féroces qui se nourrissaient de mon désespoir. Douloureusement leur griffes s'enfoncèrent dans le tissu musculaire de mon cœur, organe estropié et rugueux. D'entendre que tu préférerais une autre version de moi me glaçait le sang.

Et non, aucune cicatrice n'enlaidira mon cœur. Les plaies n'ont jamais cessé de saigner.

Jeudi, le 11 octobre 2018

Bonjour Journal !

Nous avons terminé à débroussailler le jardin ! Maintenant la lumière peut à nouveau pénétrer à travers le feuillage des pommiers et illuminer la diversité de nos enfants floraux.

Je suis si fier de la symphonie de couleurs perçantes, formes spectaculaires et d'odeurs miellées qui ornent les fruits de notre ouvrage.

Mon aide pendant les travaux semble mériter sa récompense- ma mère n'ose pas se plaindre que je ne fréquente plus les cours ces derniers jours. Elle ne m'empêche pas de faire des croquis ou de remplir mon carnet de bord en dessous de mon pommier préféré. Je me sens plus à ma place entre le couinement des écureuils et le battement des ailes des oiseaux qu'au bahut.

La seule chose qui me fait des soucis à propos du pommier est une tache brun-rougeâtre qui s'étend aux bords d'une blessure de taille. J'ai même l'impression que de petits bourrelets bordaient la cavité. Les mauvais souvenirs de la dernière grande

épidémie de chancre nectrien qui avait atteint le verger... Pourtant, ma mère a examiné la place et affirme qu'elle n'y voit rien d'exceptionnel. Je m'en doutais.

Lundi, le 15 octobre 2018

Il y a une urgence,

L'ennemi a infiltré MON territoire. D'habitude, ma mère récupérait mes devoirs à domicile durant une de mes absences plus longues afin que je puisse réviser la matière en toute tranquillité. J'aimais bien suivre ainsi une sorte d'apprentissage à distance. D'ailleurs je ne le supportais pas de tourner comme un lion en cage à l'école.

Aujourd'hui le retentissement de la sonnette m'a figé. Je déteste ce son déchirant l'atmosphère domestique, annonçant l'arrivée d'un perturbateur.

L'intervention dans mon quotidien était énorme. Des rires éclatants m'indiquèrent que quelque chose d'imprévisible était en train de se dérouler. Quelques secondes plus tard une silhouette svelte, mais sans doute féminine salissait mon jardin, royaume sacré où seulement ma mère et moi avaient la permission de se rendre.

Mais en aucun cas Aurélie, reine des poules lunatiques et machos stupides. De la voir au sein de ma végétation féerique semblait aussi bizarre que de repérer un bouton sur la peau d'un mannequin parisien.

Ses boucles brillantes comme le plumage d'un corbeau,

Ses yeux ambrés accentuant son teint bronzé,

Sa jupe flottant autour de ses jambes presque interminables...

Elle s'emparait de MON domaine à MOI. Une haine abyssale commençait à brouiller mon champ de vue. Je registrai à peine qu'elle avait tiré des fiches de travail de son cartable et se renseignai sur mon état de santé. Un merci bégayé de ma part, puis la fuite.

La rencontre m'a bouleversé, surmené ma capacité de communication. Une nausée m'a rendu aveugle. Dans ma confusion je ne remarquai pas que mes pieds me conduisaient auprès du pommier malade. Ma mère m'avait presque persuadé qu'il ne fût aucune irrégularité importante sur son écorce. Or, j'apercevais le chancre plus clair que jamais. Cette bosse qui s'agrippait à la branche où mon père avait fixé une balance pour mon sixième anniversaire. Ce jour-là j'avais été probablement le plus heureux gamin sur terre. Les enfants ressentent le monde autour d'eux plutôt avec le cœur qu'avec la raison, une capacité qui se dissout au fil du temps.

Voilà pourquoi cette tumeur suçant l'énergie de vie de l'arbre me rendit tellement agressif. Il me semblait que ce maudit parasite se réjouissait de détruire la personnification d'un souvenir qui me dessine encore aujourd'hui un sourire sur les lèvres. C'était ma rage qui libérait sa force maléfique et donnait un coup de pied féroce au tronc moussé. Étonné de ma propre férocité, mon effroi se redoublait à cause d'un léger tremblement qui se propageait dans l'écorce. J'étais pétrifié de terreur et seulement mon regard osait suivre un craquement venant de la bosse. Des éclats de bois s'y détachaient comme si quelque chose s'était mis à révolter à l'intérieur d'elle. La structure du bois se fluidifiait et se boursouflait. Une force invisible déformait la matière comme de la pâte à modeler. Tout à coup un mouvement interne cassa le cocon ligneux. Un corps minuscule avec des proportions humaines se redressait sur la branche couverte de sève. Des vrilles tressées formaient les membres qui s'épaissaient au point où ils se rencontraient formant des hanches et un torse étroits. Quelques feuilles égarées fondaient entre les vrilles et leur donnaient un air plus robuste. La partie faciale de la créature était constituée d'un tissu végétal plus doux qui mettait des traits humains en valeur. Non pas le nez retroussé ou les lèvres verdâtres, mais ses prunelles d'un jaune ensorcelant me donnaient l'impression de me situer face à un être vivant à la hauteur de l'intellect humain. Le vent soufflait une mèche de ses cheveux semblables à des pelures de pommes dans le visage avant qu'elle prît la fuite. Sa rapidité féline m'empêchait de la suivre et me condamnait de rester cloué sur le sol.

Bien que j'aie su que l'histoire était si incroyable, je la racontais à ma mère, les traces sur l'écorce de l'arbre devaient la convaincre.

D'autant plus son regard incompréhensible rempli de soucis me blessait.

Mercredi, le 17 octobre
2018

Mon complice,

Personne ne me croit. Même les utilisateurs des sites de jardinage en ligne m'accusent de leur raconter des craques. Ma mère m'oblige à nouveau de consulter mes cours. Elle s'inquiète certainement pour ma santé mentale.

Or tête comme je suis je n'abandonne pas. Je vais prouver la vérité.

À la recherche de nouveaux indices je passe tout mon temps libre dans ce jardin.

Une idée étincelante m'est venue à l'esprit ; suite au détachement des racines du pommier, la fée doit être à la recherche de nourriture parce qu'elle a besoin de nutriments pour garantir la fonction de son métabolisme. De plus la présence d'une bouche sur son visage renforce cette théorie.

En guise de conclusion, j'ai acheté un assortiment de fruits, céréales et noix à l'épicerie. Plusieurs écuelles cachées aux coins sombres du jardin attendent désormais une fée affamée.

Quand ma mère m'a interrogé à propos de mes efforts, je lui ai raconté qu'on a appris au bahut que les hérissons font partie des espèces en voie d'extinction dans notre département. Elle m'a donc encouragé.

Jeudi, le 18 octobre 2018

Faux indice cher Journal,

Je me réjouissais déjà quand j'ai remarqué que les graines de tournesol manquaient dans l'écuelle près du verger. Malgré tout, ce petit succès était insignifiant. Histoire d'horticulture durable et de fauvettes, rouge-gorges et d'autres oiseaux chanteur qui s'étaient installés dans notre jardin. D'ailleurs les buissons sont endommagés. Des blessures qui ressemblent à des rayures des griffes d'un chat et affaiblissent les plantes à tel point qu'ils se fâpent. Une petite clôture devrait être suffisante pour les protéger.

Je trouverais une solution pour ces deux problèmes.

Vendredi, le 19 octobre 2018

Victoire soudaine Journal !

Parfois les solutions se montrent comme hasards très inattendus. Ce matin l'électricien est passé chez nous sur demande de ma mère pour installer une vidéosurveillance. J'imagine que ça lui donne un certain sentiment de sécurité comme femme célibataire. Ayant dès maintenant la possibilité de surveiller le jardin entier confortablement sur mon portable facilite mon projet énormément.

Cet être miraculeux ne m'échappera plus. À demain.

!!!PS. 01 :45h – Un mouvement abrupt entre les rosiers. Trop fatigué pour raconter...

Samedi, le 20 octobre
2018

Mon Journal, mon cher Journal,

Parfois la vie me donne l'impression d'être piégé dans un tourbillon infernal qui me tire au fond d'un océan de boue nauséabonde. Aujourd'hui mon sort avait prévu que la mélasse noire me bouche les voies respiratoires afin de bloquer mes dernières chances de survie sur cette planète pourrie.

Le contraste du merveilleux souligne la laideur du quotidien encore davantage...

La débâcle s'est produite ce matin lorsque j'ai contrôlé l'écuelle du rosier. Un grésillement y attirait mon attention. Intrigué je m'approchai à pas de loup à la source de bruit. Et ce que j'ai vu m'a laissé sans voix, médusé, stupéfié, choqué ... La fée y était agenouillée, les croques creusées dans une racine déchaussée d'un marronnier. Comme un vampire, elle s'emparait de la force vitale d'un autre être vivant. J'étais fasciné. Énigme résolue.

Soudain, elle se rendit compte de ma présence si grossière par rapport à son élégance accomplie. Ses apeurés yeux reflétant la lumière de l'aube m'éblouissaient avec leur pouvoir céleste. Le fait de témoigner un tel miracle me remplissait de bonheur. Petit à petit je rapprochai ma main de sa figure pour caresser une de ses mèches, toucher sa main délicate. Même si elle ne me quittait pas des yeux, elle tolérait le mouvement. L'espace entre nos deux doigts semblait crépiter comme celui représenté sur ce tableau si célèbre de Michel-Ange.

Brusquement un tapotement sur mon épaule me fit sursauter. Démuni de ce moment magique, je me retournai et aperçus le visage préoccupé de ma mère. Ce moment-là je la voyais comme une ennemie, un obstacle entre la créature et moi. Sans réfléchir je l'attrapai et détalaï comme un lapin effrayé. Je m'échappai comme si le jour du Jugement dernier était arrivé. Mes muscles se révoltaient déjà face à l'activité intense et la peau s'enflammait à cause des égratignures de la fée. J'augmentai ma vitesse pour esquiver les questions de ma mère. Or je trébuchai au-dessus d'un arrosoir et m'étalai de tout mon long. Le choc paralysait mon corps pendant les premiers instants et lui permettait de combler son retard.

« Jéré, mais Jéré pourquoi ? » me demanda-t-elle d'un ton hystérique en me tournant sur le dos. Moi, je m'accrochai à la fée immobile qui pendait dans mes bras. J'essayai de justifier mon comportement avec des paroles peu claires. Encore avant que j'aie terminé, je voyais comme une larme coulait sur sa joue. « Mon Jéré, je ne le savais pas. Mon pauvre... si seul.. des amis imaginaires... » sanglotait-elle. Mon intuition me poussait à vérifier la présence de la fée dans ma main. Je fixais mon regard sur un morceau de bois mort.

(Version adaptée)

Jeudi, le 4 octobre 2018

Cher Journal,

La campagne n'oublie jamais – c'est une triste vérité que le déménagement me rappelle tous les soirs quand je m'amuse à noter mes réflexions, quand mon stylo a la plume qui se met à danser sur le papier et laisse des traces d'encre pour me prouver que la solitude n'arrive plus à m'anéantir.

Après le décès de mon père – un banquier orgueilleux au cheveux clairsemés qui a abandonné ma mère et moi – notre argent ne suffit plus pour entretenir à la fois l'appartement en ville et le manoir de famille. Donc ; retour à mon village d'enfance.

Le feuillage des arbres se présentait déjà dans sa robe d'automne. Cette preuve ironique démontrait davantage que la beauté et la haine étaient des jumelles, l'une provoqué de l'autre. Comme tu le sais, la ville ne me plaisait plus. Or, un adolescent dyslexique de plus n'était pas une différence remarquable au milieu d'un établissement spécialisé pour des élèves avec des problèmes de lecture et d'écriture. J'appréciais d'y disparaître dans un certain anonymat. Ici, loin d'un enseignement spécialisé, chacune de mes nombreuses fautes d'orthographe et de grammaire étaient jugées comme des indices pour mes capacités intellectuelles ou mon application.

Bien que je leur ai expliqué il y a des années qu'une dyslexie n'affecte pas mon intelligence en général, ils me classifiaient comme analphabète. Ils me traitaient comme indignes de suivre la voie de mes rêves et de poursuivre des études de philosophie. Pour eux je resterais toujours le Jérémie d'autrefois, cancre chronique qui a un abonnement pour des notes insuffisantes. Même les filles continuaient de se moquer du garçon trop frêle pour son âge et aux cheveux châtain ébouriffés. Jérémie avec son teint livide cassé par la monture noire de ses lunettes qui ne l'empêchent pas à loucher légèrement.

Alors que les habitants ici me jugent comme l'idiot du village (« Écoute le fils de Géraldine, il semble de ne pas être capable d'écrire des mots du niveau de la quatrième année d'études correctement »), je me fondais à la ville dans le décor d'une société exotique. Le village me donne l'impression d'être un paon-de-jour piégé dans une sapinière nordique.

Ma conclusion ; l'évolution de la diffusion du savoir grâce à l'invention de l'internet semble avoir échoué dans notre village. Le piratage ; je les rencontrerai demain tous réunis lors de ma première journée scolaire.

Vendredi, le 5 octobre
2018

Mon Journal,

Excuse-moi de ne te protéger pas contre la pluie battante, mais le moment ne pourrait pas être plus approprié pour inscrire mes observations même si l'humidité fait onduler tes pages.

Oui, comme je te l'avais déjà raconté hier soir, la monotonie rurale empêche un va-et-vient, mais il serait faux de prétendre que rien n'avait changé au cours de ces deux dernières années. Or les changements avaient été prévisibles. Comme la plupart avaient eu l'habitude de m'ignorer, j'avais bien eu le temps d'analyser leurs personnalité discrètement.

C'était donc pas difficile à deviner que la coquette Aurélie avait décidé de se couper un carré pour équilibrer les proportions plutôt ovales de son visage. Quant à notre grand sportif Claude, je savais qu'il se servirait un jour de son allure musclé pour séduire les filles. Et puis notre bosseur Eduard avec son regard méprisant. Je le déteste. Non, je le hais de tout cœur pour m'avoir accusé d'être un âne doué d'une syntaxe sportive, mais trop bête pour se débarrasser des fautes infantiles. Je le remercie encore aujourd'hui pour cet encouragement cordial.

Concernant les autres élèves, je ne me fais pas trop de soucis. Des suivistes chassant les tendances circulant sur les réseaux sociaux. Tous ensemble, ils formaient une foule excitée à la cour de récré, curieux de découvrir ce qu'était devenu ce Jérémy. Une inspection froide et quelques mots échangés plus tard, ils tournèrent les talons et se répartirent dans leur petits clans.

Deuxième inclusion sociale loupé.

J'en ai marre.

Dimanche, le 7 octobre
2018

Enfin cher ami du silence,

J'avais totalement oublié l'impact guérissant qu'un immense jardin comme celui du manoir exerçait sur l'esprit. Hier matin, ma mère avait constaté avec horreur que le jardinier qu'elle avait engagé pendant son absence, ne s'était guère occupé de sa flore si appréciée. Le morceau de terre s'était transformé dans une tragédie de plantes négligées. Notre potager se noyait dans les mauvaises herbes et les roses grimpantes s'emparaient de la belle façade blanche. Quoique les églantines y étincellent comme des gouttelettes de sang, ils coûtaient seulement des nutriments aux rosiers et devaient être enlevés avant que l'hiver débarque avec ses températures glaciales. Bon, je quitte maintenant la description des plantes en pot desséchées et le gazon qui m'allait jusqu'au hanches. En revanche, le verger était dans un état plutôt acceptable. Cachés par une rangée de ronciers sauvages et de fougères, mes arbres fruitiers préférés diffusaient toujours leur odeur terreuse.

La frustration crue de ma mère se transforma vite en envie de rétablir l'ordre dans son empire de jardinage. En tant qu'artiste ses mains habituellement tachées de

peinture cherchaient éternellement à créer une nouvelle œuvre. En monture d'ouvrage et ses cheveux dorés ramassés en queue de cheval, elle attaquait le désordre des vrilles.

Inspiré, moi aussi je me précipitait avec la brouette dans la jungle. Notre travail acharné me rappela le bon vieux temps quand je l' avais encore aidée encore à désherber les platebandes à fleurs. Grâce à ce souvenir, une chaleur encouragante se dilatait dans ma poitrine. Avec patience, elle m'avait appris à reconnaître les différentes sortes de fleurs grâce à la forme de leurs pétales ; hortensia, œillet, campanule, chrysanthème, jacinthe, marguerite, pivoine, lilas et lis... Et puis les arbres reconnaissable par l'unicité de leurs feuilles ; aiguilles pour les pins, lianes pour les saules pleureur et feuilles gigantesques pour les platanes...

C'est pourquoi je me rendis compte de la valeur de ces deux hectares de terrain. De mon lieu de repli sécurisé, place où l'usure du temps ne m'angoissait pas. Même les organismes les plus simples comme les lichen colorés sur l'écorce des arbres me font redécouvrir ma fascination pour ce monde si riche.

mardi, le 9 octobre 2018

Journal,

Elle m'a pris dans ses bras, ma mère. Je sentais le frissonnement de ses muscles épuisés contre ma poitrine. D'être témoin d'un moment de sa faiblesse déclenchai un drôle sentiment d'amusement en moi.

Cette sensation m'étrangle. En général notre relation était d'une harmonie aussi proche que respectueuse. Je tiens beaucoup à elle, la seule membre paternelle qui me restait.

Cependant, un événement avait bousculé cette proximité entre nous, ce lien si indestructible. C'était jour où ont est parti pour nous rendre à la capitale espérant d'y trouver un entourage plus adapté pour moi. Elle tenait mon visage entre ses mains, son nez si proche du mien que je pus voir un scintillement ravi dans ses yeux. Puis elle m'a adressé la parole. « Finalement, finalement nous avons réussi à décroché une place pour toi. Tu vas voir Jéré, l'institut arrivera à te changer. »

Oui maman, je savais que ton intention n'était pas mauvaise, mai ton vœu déchaîna une armée de bêtes féroces qui se nourrissai de mon désespoir. Douloureusement leur griffes s'enfoncèrent dans le tissu musculaire de mon cœur, organe estropié et rugueux. D'entendre que tu préférerais une autre version de moi me glacait le sang.

Et non, aucune cicatrice n'enlaidira mon ceour. Les plaies n'ont jamais cessé de saigner.

Jeudi, le 11 octobre 2018

Bonjour Journal !

Nous avons terminé à débroussailler le jardin ! Maintenant la lumière peut à nouveau pénétrer à travers le feuillage des pomiers et illuminer la diversité de nos enfants floraux.

Je suis si fier de la symphonie de couleurs perçantes, formes spectaculaires et d'odeurs miellé qui ornent les fruits de notre ouvrage.

Mon aide pendant les travaux semble mériter sa récompense- ma mère n'ose pas se plaindre que je ne fréquente plus les cours ces derniers jours. Elle ne m'empêche pas de faire des croquis ou de remplir mon carnet de bord en dessous de mon pommier préféré. Je me sens plus à ma place entre le couinement des écureuils et le battement des ailes des oiseaux qu'au bahut.

La seule chose qui me fait des soucis à propos du pommier est une tache brun-rougeâtre qui s'étend aux bords d'une blessure de taille. J'ai même l'impression que de petits bourrelets bordaient la cavité. Les mauvais souvenirs de la dernière grande épidémie de chancre à nectria qui avait atteint le verger... Pourtant, ma mère a examiné la place et affirme qu'elle n'y voit rien d'exceptionnel. Je m'en doutais.

Lundi, le 15 octobre

2018

Il y a une urgence,

L'ennemi a infiltré MON territoire. D'habitude, ma mère récupérait mes devoirs à domicile durant une de mes absences plus longues afin que je puisse réviser la matière en toute tranquillité. J'aimais bien suivre ainsi une sorte d'apprentissage à distance. D'ailleurs je ne le supportais pas de tourner comme un lion en cage à l'école.

Aujourd'hui le retentissement de sonnette m'a figé. Je déteste ce son déchirant l'atmosphère domestique, annonçant l'arrivée d'un perturbateur.

L'intervention dans mon quotidien était énorme. Des rires éclatants m'indiquèrent que quelque chose d'imprévisible était en train de se dérouler. Quelques secondes plus tard une silhouette svelte, mais sans doute féminine salissait mon jardin, royaume sacré où seulement ma mère et moi avions la permission de se rendre.

Mais en aucun cas Aurélie, reine des poules lunatiques et machos stupides. De la voir au sein de ma végétation féerique semblait aussi bizarre que de repérer un bouton sur la peau d'un mannequin parisien.

Ses boucles brillantes comme le plumage d'un corbeau,

Ses yeux ambré accentuant son teint bronzé,

Sa jupe flottant autour de ses jambes presque interminables...

Elle s'emparait de MON domaine à MOI. Une haine abyssale commençait à brouiller mon champ de vue. Je regisrai à peine qu'elle avait tiré des fiches de travail de son cartable et se renseignai sur mon état de santé. Un merci bégaié de ma part, puis la fuite.

La rencontre m'a bouleversé, surmené ma capacité de communication. Une nausé m'a rendu aveugle. Dans ma confusion je ne remarquai pas que mes pieds me conduisaient auprès du pommier malade. Ma mère m'avait presque persuadé qu'il n'était aucune irrégularité importante sur son écorce. Or, j'apercevais le chancre plus clair que jamais. Cette bosse qui s'agrippait à la branche où mon père avait fixé une balance pour mon sixième anniversaire. Ce jour-là j'avais été probablement le plus heureux gamin sur terre. Les enfants ressentent le monde autour d'eux plutôt avec le cœur qu'avec la raison, une capacité qui se dissout au fil du temps.

Voilà pourquoi cette tumeur sucant l'énergie de vie de l'arbre me rendit tellement aggressif. Il me semblait que ce maudit parasite se réjouissait de détruire la personnification d'un souvenir qui me dessine encore aujourd'hui un sourir sur les lèvres. C'était ma rage qui libérait sa force maléfique et donnait un coup de pied féroce au tronc moussé. Étonné de ma propre férocité, mon effroi se redoublait à cause d'un léger tremblement qui se propageait dans l'écorce. J'étais pétrifié de terreur et seulement mon regard osait suivre un craquement venant de la bosse. Des éclat de bois s'y détachaient comme si quelque chose s'était mis à révolter à l'intérieur d'elle. La structure du bois se fluidifiait et se boursouflait. Une force invisible déformait la matière comme de la pate à modeler. Tout à coup un mouvement interne cassa le cocon ligneux. Un corps minuscule avec des proportions humaines se redressait sur la branche couverte de sève. Des vrilles tressées formaient les membres qui s'épaissaient au point où ils se rencontraient formant de hanches et un torse étroits. Quelques feuilles égaré fondaient entre les vrilles et leur donnaient un air plus robuste. La partie faciale de la créature était constituée d'un tissu végétale plus doux qui mettait des traits humains en valeur. Non pas le nez retroussé ou les lèvres verdâtres, mais ses prunelles d'un jaune ensorcelant me donnaient l'impression de me situer face à un être vivant à la hauteur de l'intellect humain. Le vent soufflait une mèche de ses cheveux semblables à des pelures de pommes dans le visage avant qu'elle prît la fuite. Sa rapidité féline m'empêchait de la suivre et me condamnait de rester cloué sur le sol.

Bien que je savait que l'histoire était si incroyable, je la racontais à ma mère, les traces sur l'écorce de l'arbre devaient la convaincre.

D'autant plus son regard incompréhensible rempli de soucis me blessait.

Mercredi, le 17 octobre
2018

Mon complice,

Personne ne me croit. Même les utilisateurs des sites de jardinage en linge m'accusent de leur raconter des craques. Ma mère m'oblige à nouveau de consulter mes cours. Elle s'inquiète certainement pour ma santé mentale.

Or tête comme je suis-je n'abandonne pas. Je vais prouver la vérité.

À la recherche de nouveaux indices je passe tou mon temps libre dans ce jardin.

Une idée étincelante m'est venu à l'esprit ; suite au détachement des racines du pommier, la fée doit être à la recherch de nourriture parce quelle a besoin de nutriments pour garantir la fonction de son métabolisme. De plus la présence d'une bouche sur son visage renforce cette théorie.

En guise de conclusion, j'ai acheté un assortiment de fruits, céréales et noix à l'épiceri. Plusieurs écuelles cachées aux coins sombres du jardin attendent désormais une fée affamée.

Quand ma mère m'a interrogé à propos de mes efforts, je lui ai raconté qu'on a appris au bahut que les hérissons font partie des espèces en voie d'extinction dans notre département. Elle m'a donc encouragé.

Jeudi, le 18 octobre 2018

Faux indice cher Journal,

Je me réjouissais déjà quand j'ai remarqué que les graines de tournesol manquaient dans l'écuelle près du verger. Malgré tout, ce petit succès était insignifiant. Histoire d'horticulture durable et de fauvettes, rouge-gorges et d'autres oiseaux chanteur qui s'étaient installés dans notre jardin. D'ailleur les buissons sont endommagés. Des blessures qui ressemblent à des rayures des griffes d'un chat et affaiblissent les plantes à tel point qu'ils se fanent. Une petite clôture devrait être suffisante pour les protéger.

Je trouverais une solution pour ces deux problèmes.

Vendredi, le 19 octobre 2018

Victoire soudaine Journal !

Parfois les solutions se montrent comme hasards très inattendus. Ce matin l'électricien est passé chez nous sur demande de ma mère pour installer une vidéo surveillance. J'imagine que ça lui donne un certain sentiment de sécurité comme femme célibataire. Ayant dès maintenant la possibilité de surveiller le jardin entier confortablement sur mon portable facilite mon projet énormément.

Cet être miraculeu ne m'échappera plus. À demain.

!!!PS. 01 :45h – Un mouvment abrupt enter les rosiers. Trop fatiguer pour raconter...

Samedi, le 20 octobre
2018

Mon Journal, mon cher Journal,

Parfois le vie me donne l'impression d'être piégé dans un tourbillon infernal qui me tire au fond d'un océan de boue nauséabonde. Aujourd'hui mon sort avait prévu que la mélasse noire me bouche les voies respiratoires afin de bloquer mes dernières chances de survi sur cette planète pourrie.

Le contraste du merveilleux souligne la laideur du quotidien encore davantage...

La débâcle s'est produite ce matin lorsque j'ai contrôlé l'écuelle du rosier. Un grésillement y attirait mon attention. Intrigué je m'approchai à pas de loup a la source de bruit. Et ce que j'ai vu m'a laissé sans voix, médusé, stupéfié, choqué ... La fée y était agenouillée, les croques creusées dans une racine déchaussée d'un marronenier. Comme un vampir, elle s'emparait de la force vital d'un autre être vivant. J'étais fasciné. Énigme résolu.

Soudain, elle se rendit compte de ma présence si grossière par rapport à son élégance accomplie. Ses apeurés yeux reflétent la lumière de l'aube m'éblouissaient avec leur pouvoir céleste. Le fait de témoigner un tel miracle me remplissait de bonheur. Petit à petit je rapprochai ma main de sa figure pour caresser une de ses mèches, toucher sa main délicate. Même si elle ne me quittait pas des yeux, elle tolérait le mouvement. L'espace entre nos deux doigts semblait crépiter comme celui représenté sur ce tableau si célèbre de Michelange.

Brusquement un tapotement sur mon épaule me fit sursauter. Démuni de ce moment magique, je me retournai et aperçu le visage préoccupé de ma mère. Ce moment-là je la voyais comme une ennemie, un obstacle entre la créature et moi. Sans réfléchir je l'attrapai et détalaï comme un lapin effrayé. Je m'échappai comme si le jour du jugement dernier était arrivé. Mes muscles se révoltaient déjà face à l'activité intense et la peau s'enflammait à cause des égratignures de la fée. J'augmentai ma vitesse pour esquiver les questions de ma mère. Or je trébuchai au-dessus d'un arrosoir et m'étalaïs de tout mon long. Le choc paralysait mon corps pendant les premiers instants et lui permettait de combler son retard.

« Jéré, mais Jéré pourquoi ? » me demanda-t-elle d'un ton hystérique en me tournant sur le dos. Moi, je m'accrochai à la fée immobile qui pendait dans mes bras. J'essayai de justifier mon comportement avec des paroles peu claires. Encore avant que j'aie terminé, je voyais comme une larme coulait sur sa joue.
« Mon Jéré, je ne le savais pas. Mon pauvre... si seul.. des amis imaginaires... »

sanglota-t-elle. Mon intuition me poussait à vérifier la présence de la fée dans ma main. Je fixais mon regard sur un morceau de bois mort.

Jost Lea

The Twins and The Thief

(Curtains Open)

Narrator Intro:

Welcome to a play which takes place in America, where in 1935, there were two twins by the names of Alice and Elaine Galophene. They were the most elegant ballerinas to take the stage. They danced all over the world being showered with gifts of gold and silver wherever they went. They were also famous for their self-composed choreographies and music pieces which they kept secret in their notebooks. But one day the twins and their notebooks were nowhere to be found. Everyone looked for them, but it was as if they had disappeared off the face of the Earth.

(Curtains open and Mr. Johnson and Peter are standing frozen until Narrator finishes)

It is now 1951 where a 17-year-old boy named Peter is working in a bookshop waiting for a special arrival of new books. Although Peter doesn't know it yet, today will mark the beginning of his big adventure.

SCENE #1

(Inside bookshop with Mr. Johnson and Peter)

Mr. JOHNSON: Do me a favour and clear some space for the new books aye?

PETER: Rightio.

(Peter clears books from a bookcase until the silence becomes too awkward)

How-how's your wife Sir?

Mr. JOHNSON: Look kid, I ain't great at this small talk thing-

(There is a knock on the door)

They must be our new books, I'll get it.

(Mr. Johnson walks quickly to the door and opens it)

OLD MAN: I reckon these books belong to you.

Mr. JOHNSON: Thanks mate.

OLD MAN: Pleasure's all mine.

Mr. JOHNSON: See ya.

(*Old man leaves*)

Boy!

PETER: Yes?

Mr. JOHNSON: C'mon 'elp me with these darn books, mighty 'evey this lot.

PETER: Where would you like me to unpack them, Sir?

Mr. JOHNSON: Well, they're mostly the new lot 'o encyclopedias, so on these rows over 'ere.

PETER: I'm right on it.

(*Peter Unpacks the encyclopedias until he finds two interesting-looking books/diaries*)

Mr. Johnson!-

Mr. JOHNSON: I ain't good at small talk I told you-

PETER: No, no that's not it. I just found these two books and they look really old and strange, are you sure you ordered these sir?

Mr. JOHNSON: Le'me see (Puts glasses on) you're right boy, they are a bit old, I ain't think these were supposed to land 'ere, must just be a mistake-wait a darn minute they look like handwritten notebooks! (*turns to next page*)-could it really be?

PETER: Be what sir!?

Mr. JOHNSON: Peter, have you ever heard of the Galophene twins?

PETER: No, not at all, who are they?

Mr. JOHNSON: Well, that ain't a story for today kid.

PETER: What will we do with the notebooks sir?

Mr. JOHNSON: I guess we gotta keep 'em, you're off to lunch now I reckon.

PETER: Alright then, I'll be back this afternoon to finish shelving the encyclopedias.

(*Peter leaves stage but Mr. Johnson stays and looks at the notebooks*)

SCENE #2

(Outside in a field with Peter and Jack)

PETER: Father!

JACK: Yes Peter! What's on your mind son?

(Sentent is listening while hiding behind a bush)

PETER: Who were the Galophene twins?

JACK: Galophene you say?

PETER: Yes, I thought you might know who they are.

JACK: Yes son, I do know who they were, they were the world's most amazing ballerinas, they danced and danced earning thousands of dollars every time they performed. (*There is a pause*) One day though, they were supposed to perform in front of King George the VI, but when the curtains opened there were no twins, just empty space. No one knew where they were, everyone looked for the two girls, but it was as if they had just disappeared, leaving absolutely no trace behind them. Some say they were tired of dancing; others say they were too nervous to dance in front of the King. But I think that a greedy man wanted their beautiful dancing abilities to himself.

PETER: How old are they now?

JACK: It's been almost 15 years since their disappearance, I'm guessing they're about 35 years of age. Why do you ask me about the twins, son?

PETER: Well, I found two notebooks in the box of the new encyclopedias. I showed Mr. Johnson and he said something about the Galophene twins and when I asked him who they were, he said it was a tale for another time.

JACK: Are you trying to tell me that you found Alice and Elaine's diaries!?

PETER: Well, I mean, I may have found them.

JACK: Son, if you found their notebooks you must give them back where they came from, if anyone sees those books in Mr. Johnsons' shop, they'll accuse him of stealing them.

PETER: But why?

JACK: Because they're probably over a thousand dollars each!

PETER: Really! that's a lot of dollars!

JACK: Let's talk about this later, now it's time for lunch, your mother made roast.

PETER: Yum.

(*Jack and Peter leave stage, then Sentent jumps out of his bush*)

SENTENT: I don't bloody believe it! We're gonna be bloody rich.

(*Mary comes rushing on stage*)

MARY: Sentent! What's with you, keep the noise down.

SENTENT: Well, I just figured out that we're not gonna be bloody poor anymore.

MARY: What are you going to steal and get caught for now?

SENTENT: I ain't gonna get caught Mary!

MARY: Don't you always say that!

SENTENT: No Mary this time I ain't getting caught because I'm nicking the Galophene's diaries.

MARY: Sentent! Where will you get them from!

SENTENT: Look Mary I've got it all sorted out, today, when that bloody Johnson locks up, I'll smash a window, run to his desk, steal the bloody diaries, run back down, run into an alley, sleep there the night, and walk calmly home the next bloody day.

MARY: I don't think-

SENTENT: Come on Mary, we'll be rich.

MARY: Alright, just don't get caught.

SENTENT: Mary, there is no bloody way I'll get caught.

MARY: When are you leaving?

SENTENT: When I've packed my things.

(*Mary and Sentent leave stage*)

SCENE #3

(Next to the station with a window on the other side representing the bookshop with Mr. Johnson, Peter, Sentient and the Sheriff)

Mr. JOHNSON: Hey Peter, you lock up. I need to head off to meet an old friend.

PETER: Don't you need me to shelve the rest of the books?

Mr. JOHNSON: We'll do 'em Monday, (*Mr. Johnson throws keys to Peter*) 'ere are the keys. (*Mr. Johnson leaves stage*)

PETER: I guess I'll just lock up then.

(*Peter locks up, and then there is a loud bang, Peter then quickly runs toward the broken window and sees there is a smashed window with a person hanging on it, he gives the person a hard punch and the person get knocked out*)

PETER: Help! Can anyone hear me!

(*Sheriff comes running*)

SHERIFF: Who is it, what is it, who can I shoot?

PETER: Over here! (*Waves at the Sheriff*)

SHERIFF: Why's your father knocked out on the floor!?

PETER: It's not my father, I don't know who it is, all I know is that he smashed a window and I suppose he was trying to steal something.

SHERIFF: Let's get him to my office right away then.

(*The Sheriff and Peter head toward the station*)

SHERIFF: Hey kid, how come Mr. Johnson wasn't with you?

PETER: He said he was meeting an old friend.

SHERIFF: I see.

(*The Sheriff and Peter enter the station*)

SHERIFF: You should call your mother before she gets worried sick, the telephone's out the back. (*Peter leaves the stage to get to the phone. Then, the thief wakes up*)

SHERIFF: What were you doin' in Mr. Johnson's bookshop Sentent? Was there a book that you couldn't afford, and you thought you had to steal it?

SENTENT: I have no bloody idea what you are talking about. I was walking into town to get some bread for my wife and I, when suddenly, I got punched in the bloody face by some kid and then don't know what bloody happens next.

SHERIFF: I ain't stupid you know!

SENTENT: I never doubted you were, but I'm telling you I'm bloody innocent!

SHERIFF: Alright then, you will go to court first thing tomorrow, I'm sure the judge has a spot just for you in his courtroom, now (*Put's handcuffs on Sentent*) if you'll excuse me, I have telephone calls to make to your witnesses and the judge, the prison cell is just over there, Rob will show you.

SENTENT: You're treating me like a turkey! (*Sentent spits on ground and walks away*)

(*Sentent leaves stage and Peter enters*)

PETER: My mother said that Father would pick me up, so I guess I'll wait out the back.

SHERIFF: There will be a court session for the thief tomorrow morning, make sure to be there,- Oh, and tell your parents to come too.

PETER: Alright, well I guess I'll see you tomorrow. (*Peter is about to leave*)

SHERIFF: Hey Peter.

PETER: Yes.

SHERIFF: What you did out there was really brave, you should know that.

PETER: Thanks.

(*Peter leaves and curtains close*)

SCENE #4

(Inside a courtroom with chairs and a block for the judge's book, Mrs. Howard, the Judge, Peter, Jack, Sentent and Mary are in this scene and are either wearing suits and ties or fine dresses)

JUDGE: (*Bangs his gavel*) ORDER IN THE COURT! (*Everyone goes silent*)

JUDGE: Now that I have the attention of you folks, I will explain to you why we are here today. (*Sentent is brought in*) This young man who is being brought in, smashed a window, now, this wasn't just any window, it was a window that belonged to Mr. Johnson's bookshop. Although we don't have any proof that this thief stole anything, we are certain that he would have, if the bravery of a young boy by the name of Peter Lawson hadn't come to the rescue-

PETER: Is that Sentent-?

SENTENT: O'course it's me, who else do you reckon you knocked out you little bastard.

JUDGE: ORDER! (*Bangs gavel*) Do I really need to shoosh you lot of sensible adults every 2 minutes! (*Everyone is silent*) Good, now where were we, ah yes, this thief will be given one chance to speak and so will Mrs. Howard, our witness who claims to have seen the disaster. Mrs. Howard, Would you like to explain to us what you saw?

MRS. HOWARD: There was a man dressed in black, he smashed a window and crawled in, but I didn't think much of it then, it was first when I heard someone shouting for help that I realised that the man in black was doing something he shouldn't have.

JUDGE: Thank you Mrs. Howard, is there anyone else who would like to add? If not, we will let this so-called innocent thief talk. No one? Alright, in that case, what do you have to say to this? (*To thief*)

SENTENT: Yes, I am not guilty, all I was doing was getting some bread for my wife and I when that kid knocked me out and took me to the station, I am telling you I am innocent! (*Crowd makes noise*)

JUDGE: Do I need to get myself an army of gavel throwing monkeys to shut you people up!? (*crowd still makes noise, Judge bangs gavel*) Do I need to get myself a new gavel! (*Crowd quietens down*) Now, the thief claims himself as innocent, but our witness and the sheriff think otherwise, therefore this thief will go to jail for 6 years as he has stolen things in the past, so hopefully he will learn his lesson this time. Session dismissed.

MARY: May I remind you that you don't really have any proof.

JUDGE: The court has decided he is guilty; therefore, this case is closed.

(*Judge leaves and so does the rest of the crowd*)

SCENE #5

(Inside a forest with a hut with Peter, Elaine and Alice)

NARRATOR: It is no longer 1951, but 1955, and the 21-year-old Peter has decided he wants to look for the Galophene twins. He has searched high and low but the only thing he has found is their two notebooks years earlier. One day though, he came across a small hut in the middle of a huge forest on the outskirts of the small town where he grew up.

PETER: (*Knocks on the hut door*) Hello? Anyone home?

ELAINE: Who is it? (Door opens slowly)

PETER: It's Peter, who are you?

ELAINE: Come in. (*Peter sits himself at the kitchen table*) Alice! We've got guests.

PETER: Alice? Who's she?

ELAINE: My twin sister.

PETER: Right... you haven't by any chance really randomly seen the Galophene twins?

ELAINE: Well-.

(Alice enters)

ALICE: Who's this banana-shaped person on my counter?

PETER: H-Hi, I'm Peter.

ALICE: Well, Peter why have you come here, were you sent on a mission to take us back?

PETER: No, take you back to where?- Wait a minute, totally random question but are you the G-Galophenes?

ELAINE: Yes, that is us.

PETER: Wait what! you're not joking.

ALICE: No, we're not.

PETER: I have so many questions, why didn't you perform to King George the VI, why are you living here, where did you come from, why-

ALICE: Hold your horses, one question at a time and we'll do our best to answer you.

PETER: My biggest question for you is, why did you disappear that night?

ALICE: (*Alice looks at Elaine with sadness*) Well, there was a man named Sentent-

PETER: Sentent!? He was my neighbour!, well until he went to jail for the 9th time.

ALICE: Would you like me to continue?

PETER: Yes, sorry.

ALICE: Sentent, yes, he was a very jealous man, he saw us perform, found us so flawless and the next thing we know, we're packed in the back of a stinky truck, when we arrived where he wanted us to, he made us perform to him as his private dancers, until one day he told us he'd found our notebooks, and that he wanted to sell them, but we asked him not to, so we made a deal, once he gave us the

notebooks we would perform and earn him money, we didn't exactly love the idea but it was better than performing only for him. But then Sentent got caught stealing our notebooks and went to jail. We then decided to escape. That's why we are here today, is that a good enough answer for you.

PETER: Yes, thank you, speaking of your notebooks I have them here. (*Peter hands them their notebooks*)

ELAINE: They're exactly the way we left them. Thank you Peter, but why have you come looking for us?

PETER: Well, I was hoping you would come back with me, back to the real world.

ELAINE: Well, if we do go back we're not performing, we would just live our own lives and be ordinary people.

PETER: How about this, you come back and perform three times and if you still don't like it, you can come back here.

ALICE: I'm not sure, but let us sleep on it, you can stay here the night, and sleep on the couch, it's rather comfortable.

PETER: Alright, but tomorrow we'll head straight to the city, Yes?

ALICE: Patience Peter.

(*Peter leaves stage*)

ELAINE: Do you reckon this is a good idea?

ALICE: We should definitely try performing again.

ELAINE: We should, shouldn't we?

(*Elaine and Alice both leave stage*)

SCENE #6

(Inside the station with Peter and the Sheriff)

PETER: Sheriff! I found the Galophene Twins!

SHERIFF: Very funny joke.

PETER: I'm not kidding!

SHERIFF: If you actually found them, you will be rewarded with thousands, of thousands of dollars, you know that right?

PETER: Yes, I did know that, but the reason I came to tell you is; I made a deal with the Galophenes, they would come and perform three times and if they didn't enjoy it, they would go back into hiding.

SHERIFF: Well, let's get them performing tomorrow night then!

PETER: How will you inform the whole town!?

SHERIFF: The town will inform itself, all I have to do is tell one person there will be a surprise in the town square, and I'm sure they will all turn up.

PETER: Great, thanks sheriff, I better get back to the twins, they probably want some time to think over tomorrow.

SHERIFF: Yes, but you are totally sure that you found the Galophene twins?

PETER: I am sure of it.

(Peter leaves stage but sheriff stays at office)

SCENE #7

(Outside on field with Peter, Elaine and Alice)

PETER: Alice! Elaine!

ALICE: Slow down Peter, wait 'till Alice comes and then tell us how it went with the sheriff.

PETER: Alright.

(Alice comes onstage)

ELAINE: Peter! What did the sheriff say?

PETER: I told him that I found you and that you were ready to perform.

ELAINE: When are we performing though?

PETER: Tomorrow night, I know that this is short notice and I'm sorry, but-

ALICE: It's fine if it's anyone who can handle short notice, it's us!

PETER: Great!

ALICE: We better get our dance together then, Elaine, are you coming?

ELAINE: Yep, see you tomorrow Peter.

(Alice and Elaine leave stage and so does Peter)

SCENE #8

(Inside a hall with chairs lined up for the cast to sit, everyone is on stage except Sentent)

SHERIFF: I have assembled you all here today because of the arrival of two girls which you all know of, so... drum roll please... (*Elaine and Alice enter*) Alice and Elaine Galophene! (*crowd is confused*) I know that you all think they were lost, but thanks to Peter who has spent the last 5 years looking for them, we get to see them perform to us today, now without further ado, let's see what these twins can do!

(*Cello and Violin start playing and Alice and Elaine start their dance but then a strange person dances with the twins and they finish it together*)

SHERIFF: What a wonderful performance but who are you?

ANN: I'm Ann.

SHERIFF: Well, you're a great gymnast Ann, you should continue performing with Alice and Elaine.

ANN: That was what I was hoping to do.

SHERIFF: Great! In that case, I would like to announce to you all that Sentent will be in jail for the rest of his life as he was the one to kidnap the twins. (*There is cheering and confusion in the crowd*)

I am glad that you all came today, and I hope that we can continue our lives as usual now that we know what happened to Alice and Elaine.

(*Crowd cheers and everyone leaves stage and bows begin*)

THE END

Lagodny Elena

Wannabe hero

Ms. Lagodny cannot take part in the final.

We want to be heroes.

We want to see what will come,
want to move things with the mind,
want to be incredibly strong,
and stop being blind.

How great would it be,
to be and feel so differently ?
To know what others think.
To see past the foe's scheme,
and appear and disappear in a blink.

Yet how narrowminded must one be ,
not to be aware of the power,
that we already share ?
Not to see the blossoming of the flower,
we call our mind and that is our heir.

We seem to tend to deny
that we can already see the future events.
That daily we plan, interpret and foresee
with our 6th sense,
so we can be who we want to be.

Why deny our strengths,
ability to grow, learn, speak and hear.
Our gift to see, smell and overcome fear,
How great we are for always trying,
to look out, help, give and keep growing ?

So next time you forget your heroism,
try to think of all already accomplished.
Try to see past the wall hindering your view.
Simply look for the diamond that can be polished.
Simply go on and take the cue.

Medeiros Ramos Afonso Filipe

Playing with words in Valpaços

Find the original text in Portuguese “ Valpaços As Palavras a Brincar ” on the Prix Laurence Website

<https://bit.ly/3v4iOnl>

Valpaços the city where I chose to live
Despite not being the city where I was born...
It was this lovely city that later opened its arms to me.
This land of kind and welcoming people,
People of the land, honest and resourceful.
City of enchantment, with landscape and wonders...
Full of magic bringing children joy
Whose company I hold dear to my heart.
Land of chestnuts, of “ folar ” and translucent water
All of this is the wealth of a land
Which is neither close to the beach nor to its salt banks
Valpaços land of colourful mountains
Full of love and “ saudade ”, past and present.
In this poetic endeavour, that is how I see the land
Where I want to grow, to play and jump but these words do not do it justice.
To bring to an end, these words do not do justice
To everything this land is... you must come and live it!

Michem Marie-Laure

Revenge of the Damned

The ancient staircase creaked on the ninth step, with a loud groaning sound that sent shivers up her spine. Kailani froze, her heart pounding loudly in her ears.

Seconds passed, the only sound being the splash of waves as the ship continued bobbing.

Releasing breath she didn't know she had been holding, Kailani continued towards her destination. Although the lower decks were dark and musty, she didn't stumble or make a single sound.

She knew she mustn't be discovered.

The storage room was thankfully unlocked, so she slipped in without problem and tried to brush the worst of the dirt off her skirt before surveying her prize - or rather, reaching out and fumbling blindly for it because she couldn't see in the dark and had no way of obtaining a candle. She grabbed something hard and crusty, then swept her hand along the shelf until her fingers dug into something softer and squishier. *Cheese!* Grabbing the whole wedge, she cradled it close to her chest along with the bread before turning around and trying to leave.

However, she only made it to the door before it swung open and smacked her right on the forehead. As she stumbled back with a squeak of pain, light flooded into the room. A boy stood there, holding up a candle in front of his crumpled sailor's uniform. For a moment, there was only silence as the two of them stared at each other.

"I'm delivering this!" Even as Kailani opened her mouth, she knew it was hopeless. She kept speaking anyways. "Someone asked me to get it!"

"They- what?" The boy tilted his head to the side, brows furrowed in confusion. Large brown eyes looked her over before he raised a hand to scratch a pale, freckled cheek. "You're a girl. I mean, of course you are, but," he coughed, picking up on her incredulous expression. "I'm just surprised! We don't have any girls on this ship."

"Well you're wrong. Now I have to go, excuse me." Holding her head up high, Kailani tried to walk past him with as much confidence as she could muster.

The boy moved to block her way, nudging the door shut with his foot. "No, we don't have any girls on this ship - the captain would never allow that. Having women on a ship is bad luck." He paused, a look of concentration crossing over his face before it gave way to realization.

"You're a stowaway, aren't you? Don't look so scared," he quickly added, upon seeing Kailani's expression twist. "I'm not going to tell."

Kailani took a step back. "Why not?"

"Well, you're not..." the boy hesitated, then shrugged. "You're not bothering anyone, right? We have enough food for the journey. Plus, you're a girl."

"...Is there a catch?"

"I'm being *nice*, why do you sound so ungrateful?" the boy huffed, crossing his arms. Then his expression dropped, becoming more solemn. "I just don't want to see anyone thrown overboard, that's all. That's an easy way to get rid of stowaways, you know," he added. "If you were a boy, they might put you to work and let you stay. But you're a girl. They say women are bad luck on ships, so you'd best stay out of sight until we dock."

That again. Kailani swallowed, and bit back the questions that she wanted to ask in fear that the boy might change his mind and tell on her after all. "Okay. I'll...I'll go."

Without wasting another second, she rushed past the boy and out of the room. The encounter had left her so shaken that her original objective completely slipped her mind. It was only later, as she curled up miserably in a corner with some crates of unidentified cargo, that she realized she should have at least stopped to pick up the loaf of bread. A wedge of cheese itself wasn't very filling.

It was too late for regrets, though. She was lucky to have gotten away at all.

Kailani didn't know when she'd finally fallen asleep, but when she finally woke up, the ship was rocking violently from side to side. This was no longer the gentle waves of a peaceful ocean, but the violent clashes of a rising storm. Footstep thumped above her head as the sailors ran back and forth, their shouts muffled but filled with urgency.

There was nothing Kailani could do but stay where she was and hope for the storm to pass. She couldn't go out in fear of being discovered - but she didn't want to stay either, to drown alone in this vessel full of men when she was so, so close to finally obtaining freedom. *I only have to wait for the ship to dock in Calais*, she told herself. *Then I will sneak off, and find my sister. She will help me.*

She licked the crumbs of cheese off her fingers and started counting the cracks on the floor to pass time. However, nothing could distract her from the relentless hunger gnawing at her stomach. Eventually, the storm seemed to subside and the top of the deck became quiet once again. Kailani waited until she couldn't wait any longer, then rubbed the pins and needles from her legs before cautiously poking her head out into the corridor. It was empty.

Against her better judgement, she snuck back outside and towards the storage room again as she quietly as she could. Night had fallen and the winds were harsh, but it seemed that the sailors had all gone to sleep and she encountered no trouble. The wooden door heaved open, with a creak, and Kailani held her breath in anticipation as she reached greedily for the food.

"Hey. Didn't I tell you to stay hidden?"

Barely suppressing the startled shriek bubbling up in her throat, Kailani whirled around and, once again, came face-to-face with the boy from before.

"Y-You," she spluttered, arms crossed defensively over her chest as she backtracked rapidly away from the door. "What are you doing here?"

"Me?" the boy's eyebrows rose so high that they nearly disappeared into his mop of auburn hair. "I work here! What the heck are *you* doing here? I said you'll be thrown if they find you, didn't I?"

"I know that!" the idea of it still sent shivers down her spine. "I was...I was hungry, okay? I didn't get food last time because you interrupted me, and I haven't eaten since I got on."

The boy looked startled. "We have been sailing for four days."

"I know that." Kailani repeated, then stuffed a piece of bread in her mouth. The boy didn't stop her -instead, he glanced back down the corridor behind him, then sighed and leaned back against the wall.

"Why are you here, anyways? What you're doing is dangerous."

Kailani looked away. "I don't have any other way of getting to Calais. I needed to leave? I couldn't stay in town anymore." She thought of her fathers' bloodshot eyes, thin lips and calloused hands. She thought of how her older sister had jumped at the chance to marry and leave, had the luck to actually marry a respectable merchant.

Then she thought of the man she was promised to, and suppressed a shudder. If she could escape from fate, the surely this trip would be worth it. Her sister would help her. She was still young and healthy, after all - she could be a helping hand for her brother-in-law's business in return for food and shelter.

The boy, who had been watching her curiously, gave a slow nod. "Well, you aren't the first one to say something like this. Most of the other ones were boys, though."

"There were other stowaways?" Kailani swallowed. "What happened to them?"

"They got a good whipping and were put to work." the boy shrugged. "We had one girl. She was...about your age, I think. Pretty thing." his eyes darkened. "They tossed her overboard."

Kailani flinched. The boy glanced at her out of the corner of his eye and smiled, but there was no humor in his eyes. "That's why I said I wouldn't tell on you, yeah? I don't want to see you drown like she did."

"Is it because she was bad luck?" Kailani thought of how the ship had rocked sickeningly earlier that day, battered by the storm. "Don't you care about that?"

"I don't know if I believe the whole 'omen' thing. It wasn't even raining that day, see. The skies were perfectly clear - the girl had been on board for days, and we were still

sailing smoothly. The other sailors just didn't want to take a chance. In fact..." the boy's voice grew softer, and he sounded almost mournful. "It was only *after* they threw her off that the wind and rain began. If anything, I think throwing her off was what brought the storm down on us."

The two of them lapsed into awkward silence. Kailani edged discreetly towards another bread roll; and had just closed her hands around it when the boy suddenly straightened and cleared his throat. "You can't stay.", he declared, as if suddenly remembering that she was still there. "Go back to wherever you were hiding, okay? Stay there and don't come out."

Kailani didn't need to be told twice - she was already starting to step out of the room, clutching her spoils close to her chest. Then she paused and looked back. "I..thank you."

A hint of red coloured the boy's cheeks, and he averted his eyes. "Yeah. erm. Yeah." He cleared his throat again, then bent down to pick up his candle. "Get going."

Kailani ran the whole way, only allowed herself to relax once she was safely back in her hiding place behind the crates. She dug ravenously into bread and cheese she'd obtained, but her mind was on the auburn-haired boy who'd shown her such kindness without ever needing to. *Once the ship docks, I'll thank him properly before leaving.*

But she never got the chance.

On the fifth day, the weather took a turn for the worst, even in the lower decks, Kailani could hear the howl of the wind and crash of waves from a storm that would not cease. Curling into a small ball, she tried to tune out the yelling from the decks above.

It was so noisy that she didn't hear the footsteps until it was too late - suddenly, the door had flown open and two sailors barged in, reaching for the crates but pausing once they saw her. There was nowhere to hide, and the sailors were upon her before she could even scream.

"It's a stowaway!" one of them yelled, and began dragging her forward by her braids. "A woman! There's a woman on boards!" the second sailor joined in on the yelling, drowning Kailani's desperate pleas to silence as they pulled her up to the deck. She quickly found herself soaked to the skin, long hair whipping wildly in the wind and plastered over her neck.

"No, please!" Kailani dug her heels into the ground, but was helpless as her arms were forced behind her back and tied together. The boy's warning rang loud and clear inside her head, louder than the roar of thunder and jeers of men around her, louder than even her own frantic screams. "Please, please-" she was crying now, kneeling on the wet wood as her legs were bound as well, but the faces around her bore no mercy.

"You cursed us." one of the sailors said. "You caused this storm."

"I didn't, I didn't!" but it was no use, and she was lifted into the air and held suspended over the railing - an offering, to satisfy the fears of men.

The lightning flashed, illuminating a familiar face in the crowd. The young sailor boy was staring at her with an expression of horror, his face as pale as a ghost.

Then he was gone. Everything disappeared, and Kailani couldn't see anything at all as darkness enveloped her from all directions. Water closed over her head, then over her heels - she couldn't tell which way was up or down, and her chest burned. But even as she sank, the primal urge to live remained and she kicked, struggling against her bonds with a sort of animalistic desperation. She gasped for air without meaning to, unable to control the instinctive action.

But instead of pain, the rush of water into her lungs brought ice-cool relief and startling clarity.

Slowly, the world around her blurred into focus and Kailani found that she could see, despite her surroundings being dark and murky. There were shadows all around her, of girls cutting through the water with astonishing fluidity and grace.

Wild girls with the tails of a fish.

One of them approached her, and gave Kailani a smile before slicing the ropes around her wrists apart with a single sharp nail. "You're one of us now," she whispered, bubbles spilling from her lips as she spoke. "A fellow sister, wrongly blamed and sacrificed so the men can save their own skin. You're free now."

"I'm...free?"

"Yes. Here, the men are no longer a threat." With a flick of her tail, the other mermaid was gone, swimming swiftly towards the surface. "They murdered us on the basis of superstition. Now, we will make them suffer as we did."

Kailani kicked again and both her legs moved together as one, a sleep tail guiding her through the water as though she was meant to be there and taking her upwards. The weather had not calmed, but now she could hear something above the clap of thunder and rain as the other mermaids broke to the surface as well, their voices melding together into a crescendo that was of equal parts beautiful and terrifying. The storm responded to their voices, their songs of rage and sorrow growing louder and more frantic until it was impossible to hear anything else.

Then the men began to jump.

They moved without hesitation, expressions twisted into one of dreamlike desire as they hurled themselves overboard. And the mermaids laughed, triumph in their eyes as they watched their murderers sink helplessly beneath the waves. All of them had been wronged, forced to shoulder the blame of something they daven't done; women who were sacrificed for the superstitions and cruelty of men. Now, in their new forms with fish tails and mesmerizing voices of freedom and power, they took it upon themselves to return the favour.

Kailani joined their song, the melody flowing freely from her lips without being taught. Her voice was still frail and weak compared to her new sisters, but she had the attention of one - a boy with auburn hair and freckles. Rainwater streamed down his face like tears as he leaned over the railing, one hand outstretched towards her.

Warmth flickered in her chest, a hint of gratitude among bitterness and vengeance. Kailani's song trailed off, then too on a different tone.

Go back. Go back, I am grateful for what you've done. Thank you.

The boy hesitated, then backed away with a dazed expression.

And there he remained, protected by her voice as the rest of his crewmates perished.

Mūza SVETICKAITÉ

ambitions

Find the original text in Lithuanian “ambicijos” on the Prix Laurence Website

<https://bit.ly/37AuohI>

Ms. Mūza cannot take part in the final.

Translated into English by: Inga Kutavičiūtė

I wanted to describe the exterior of maternity wards
the swimming fishies in their hallway aquariums
and the men staring at them with plugs in their ears

I wanted to describe the rising fever
stomach aches and dirty diapers
in which mothers see more than Da Vinci could create

I wanted to describe the gardens
grandma plants rue in this one
boys chase girls in another
and you realize that you're alone in the corner

I wanted to describe the school tests
the language of birds that you can never truly master
and the red swans swimming on paper

I wanted to describe all the units of measurement and their standards
that can fit themselves in a single face
his eyes, always wandering towards the other side
and the insomnia — it alone catches those eyes
to then place them in your palms

I wanted to describe the dorms
the coffee mania, trembling hands
leaning on balconies and the glum bewilderment
that your banisters are the only ones that don't crumble

I wanted to describe employment agencies
a pile of violation tickets, severance payments

and resumés that don't talk about life

I wanted to tell you about the waiting
the contractions, the same diapers
a night without sleep and the flowers —
they bloom, yet you are alone

I wanted to tell you about the maple leaves
they tangle in your hair and fall
you sit surrounded by drying redness
and the ever-filling etageres —
little girls dance on porcelain
they smile in silence

I wanted to describe the blizzard
hoarfrost on the windowsill
snow growing beneath skin
and eternal sleep that covers fields

I wanted to describe tombstones
numbers chiselled onto them
and an invisibly thin hyphen —
his lips are shut, only a spider
silently knits him a mask

and in the last lines I wanted
to write that all of this isn't mine —
that I had stared, for a long time,
at things, people and words
and today only switched their order — — —

I wanted to describe the fishies
from maternity wards, schools, hotels,
hospitals and funeral homes
but only a fishbone remained —

the flesh had been eaten by a cat
I dipped the remains into ink
drew a tree and licked the bone —

it got stuck in the back of my throat

Mūza SVETICKAITÉ

incantation

Find the original text in Lithuanian “užkalbėjimas” on the Prix Laurence Website

<https://bit.ly/3v0YNOx>

Ms. Mūza cannot take part in the final.

Translated by Inga Kutavičiūtė

quietly
in the shadow of slumbering Vilnius
beneath the buzzing electric wires

nonchalantly
like a radio announcement about cloudy weather

softly
a quiet ring of an apple-cheeked girl's bell

calmly
a mother's touch, hands caressing the baby's skin
with rough side up

vaguely
like the morning after a dream you know you had
but the wolf's stare has already faded

like a trickle
of water off a duck's back —

that's how I'd like to tell you
about the atomic bomb
that fell as you slept

Myllymäki Anni

One to die for

One to die for

The Fields of Asphodel were filled with dust, and nothing else. Mounds and hills of grey, stifling dust. This is where you went after you had died, if you were not notably virtuous or damned. You handed Chiron, the ferryman, his coin, and he moved you to the shores of Hades, the Underworld. There, you drank from the river of Lethe, oblivion. You forgot everything, even your own name. This is where I had been placed. Hades was divided into three, but this was the largest area, for this was where most went. If you moved closer to the Fields of Punishment, you would hear the cries of the eternally damned. You could not see the Elysian fields, for the view of them was obstructed with darkness and the same, grey dust. To get to Elysium, one had to have been remarkable. This meant being a warrior and dying a glorious, bloody death in war. Dying for my husband would be remembered as a virtuous deed, something other wives should aspire to, but little appreciated by the war-loving gods. I spent three days in Hades, though I didn't know that, for nothing ever changed there.

The Fields were also filled with spirits like mine, wandering aimlessly around, forever. They were garbed in wispy grey fabrics, with matted hair and empty eyes. Nobody talked. Nobody remembered how to. The Fields were supposed to be fully indifferent, as had been the lives of their inhabitants. Yet I hated it. I hated it, I hated it, I hated it. That is something I remember, vividly well. As if I was still there, in the dust, always.

I wandered the area, aware of nothing except for the dust and the vaguely familiar shapes of spirits moving around me. Nobody cried out in pain, as in the Fields of Punishment, yet everybody was being punished, for having lived unremarkable lives. People who had died of disease or old age or domestic accidents, cowards, women. For that *crime*, everybody was slowly being turned into beings resembling the suffocating grey dust that we were surrounded by.

Then, a change in the ever-continuing dullness. A force was gripping me. A voice, somehow familiar, calling out a word. My name, as I learned soon afterward. I felt as if the voice was dragging me through the dust. I offered no resistance, though I was barely even aware that I was moving. The landscape changed around me, the dust slowly dissipating. I was dragged upwards, through a tunnel, and light was quickly growing around me. Then, I felt different. I felt suddenly warm and uncomfortable and very tired. I felt alive. I looked around me, and I began to remember.

At first, I only recalled fragments. I recalled playing in a courtyard and being called inside by my mother. "Alcestis!" she had called out. That was my name, Alcestis. I recalled the image of a man and remembered loving him fiercely. Admetus, I thought, my husband, Admetus. I also remembered dying for him.

Lethe lost her effects when a spirit was taken from Hades. This happened nearly never. For a moment, I thought I had been saved by Admetus. I thought he had endangered his life, and gone into Hades, for me. He had not. I looked at the man who had saved me, and recognized him quickly: Heracles. He was a friend of my husband's and had always been kind to me. He asked me how I felt, but I felt too weak to answer him. He began to explain what had happened. He had gone to visit Admetus and had heard of what had happened to me. And Heracles had entered my tomb, to bring me back. He had wrestled with Thanatos, god of death, and won. Then, he had called out my name, which had pulled me back to life. I had always liked Heracles. He was impulsive, yes, and stories of his moments of madness were terrifying, but he was kind and loyal and did everything he could to help his friends. Even if he had to confront Death himself, he would do it.

Upon returning to the world of the living, my wisps had been replaced by the clothes I had worn at the moment of my death. However, I now also had a veil of dark fabric over my face and found myself unable to speak. "It is because you haven't been cleansed yet." Heracles explained. "The air of death is about you, and before it is gone, you cannot fully return to life." I accepted this quietly, though I was still feeling so dazed and overwhelmed that I probably couldn't have spoken anyway.

The journey to the palace from the burial grounds was short, but it took long, for I kept slowing down and looking around at my surroundings, watching the houses, streets and marketplaces everywhere. They were all so full of life, of people and animals and carriages. The sounds and smells created an overwhelming atmosphere, which was particularly daunting after three days of silence and darkness. I was beginning to fully understand what had happened. I had died, but now I wasn't dead anymore. I had been resurrected. I had *died*. I thought of Hades. The dust. I realized I would eventually return to it. This thought filled me with dread so overbearing that I shook it from my mind, forcing myself to watch the scenery. Houses, streets, people, sounds. Life. And yet, the thought lingered at the edges of my consciousness, like a shadow in the early evening, barely visible, but still undeniably present. The dust. I would return there. It was inevitable. I could not escape it.

My thoughts inevitably returned to my death. To where it had begun. Admetus had forgotten to sacrifice to the goddess Artemis on the night of our wedding. So, we had found our bedchamber filled with snakes. It was a clear omen: Admetus was to die soon. Then, a saving grace: the god Apollo. Admetus was dear to him, so he had found a way to save him. Admetus could live, if only he found somebody to die in his place. He found nobody. His parents, he felt, should have gladly volunteered their lives for that of their son, but they did not. Nobody did. Except: the virtuous wife, the loyal wife, the selfless wife. Alcestis. Me. I volunteered to die for him. I *did* die for him. Now I was alive again, but it felt somehow wrong.

We arrived at the palace in the evening. The sun was setting, casting ominous shadows on the ground. We were escorted into the courtroom, where Admetus was. I kept my gaze down, a vague feeling of expectation building in my mind. There was Admetus, my husband, my great love, one to die for. I would look up and feel my

heart fill with joy. He was sitting on his throne with an air of easy, almost bored confidence, that suggested he had no doubt of his position. He was king of Pherae, after all. I would look up and fall even deeper in love with him. "Heracles, who have you brought with you?" he asked, in a nonchalant tone. "You know I've sworn not to take another wife. Alcestis begged me this, and I felt I couldn't deny her this, as she had just sworn away her life for mine." I could barely even hear the conversation, for I was becoming increasingly nervous. I would look up and feel happier than I'd ever been before. I looked up. I saw him through the fabric of the veil and felt...nothing. Absolutely nothing. I did not have the time to process this, because the conversation continued. "Ah, but this here is Alcestis, Admetus." Heracles said, in a joyful tone. "What do you mean?" Admetus asked. "She is dead, is she not?" I was sure I heard a note of alarm in his voice. "She was, but I have brought her back." Explained Heracles. To this, Admetus reacted with joy. "Oh, Heracles, you magnificent man!" He shouted with joy. Then, he turned his attention to me. "Ah, Alcestis, thank the Fates, how I missed you." The conversation continued, but I stopped listening and merely wondered at the momentary panic I had seen him experience. Heracles explained my veil and silence. Messengers were sent and it became apparent that a priestess could come in three days, to cleanse me. Until then, a stool was placed in the corner of our bedchamber, for me to sit on.

Admetus left me alone, to go feast with his friends. He told the servants to leave me alone, too. He thought I would like to be left alone. This was the last thing I wanted, but I couldn't express it, so I accepted it and sat down on the stool. I was exhausted, yet I could not sleep, not until I'd been cleansed. Thoughts were swirling rapidly in my head. I could still barely understand the fact that I was here. I shouldn't be here. I should be *there*. I *would* be there, soon enough. The dust. I found my thoughts too overwhelming and tried to think of something else. The alarm that had been his voice was something I couldn't understand. My complete lack of emotion was another thing. I was sure I had loved him, before. I could still remember loving him, and yet, now, I no longer did. Both thoughts seemed like they could lead to disaster, so I tried to think of something small and simple. The stool I was sitting on. It was indeed simple, just a three-legged wooden stool, rarely used before. As I thought about it, I realized that I resented being put on it. I had *died* for Admetus, and he'd hidden me away, like a shameful secret. I had died, so *he* could *live*, and I'd been put away, until I'd be of use again.

Then, I understood the alarm. I had died, so he could live. I began to comprehend his thoughts. For the past three days, he had been alive, because I had been dead. Now, I was alive again. What did that mean for him? Had the exchange not worked, was Thanatos coming to fetch him at that very moment? He had panicked for fear for his life. I don't blame him for not wanting to die. I didn't either. Yet I had, for him. I was beginning to wish that I hadn't.

Then, I turned my attention to the conversation that had happened, and to his reaction to Heracles telling him I was alive. What had he said to that? "Oh, Heracles, you magnificent man!" You magnificent man. Heracles had done a great deed; he deserved the praise. Yet he said nothing of the sort to me. I hadn't died for him to

earn praise, but anybody else would've said *something*. I was the reason he was even *alive*. But he said nothing. You magnificent man.

I also disliked the way he had talked of my last wish. I *had* asked him not to wed again. The way he had phrased it, though, bothered me. I had *begged* him. He'd felt he *couldn't* do anything but agree. He'd felt obliged to grant me it and now talked of it like a chore.

I tried to move on from thinking about him. Yet a thought kept becoming clearer and clearer in my mind: I hated Admetus. I realized it was true. Three days ago, I had loved him more than anything. Now, it was as if I saw him in a completely different way. It appeared that Lethe had permanently erased my emotions, for I no longer loved him. I now saw my life as though I wasn't myself. I was merely observing somebody else, through their eyes. Everything was familiar, but impersonal, meaningless. I had started off with a clean slate regarding Admetus, though it was soon covered with all the things that irked me about him. His confident, self-satisfied manner. His tone of voice. The stool. The alarm in his voice. Letting me die for him. I hated Admetus, almost as much as I hated Asphodel. He felt quite as suffocating, too.

I was surprised at how quickly and aggressively I'd spiraled. It was now midnight. In half a day I had gone from being dead to hating my husband. I was trying to recall all of my memories of him. When had I fallen in love with him? When he'd completed a task my father had set for my suitors? When my father had given him my dowry? At our wedding, a month after I had first met him? I wondered at how differently I now saw, not only Admetus, but my memories of him too. I wondered whether my mind was twisting my memories of him, to fit my newfound hatred of him, or whether I finally saw clearly memories, that had been twisted for years. Both possibilities frightened me, but one thing remained the same: I still despised Admetus.

Just then, he entered the room. He smelled strongly of wine and spices. He started at the sight of me, as though he had forgotten I was here. I was sure he had. "Ah, my love, how are you doing?" he asked me, in a slightly slurred voice. "Oh, of course, you cannot speak, my love, now." He lay down on the bed and continued speaking with an increasingly drowsy voice, enunciating words at random. "You know, I had to feast with people who still insist on saying they're my *friends*. They're *not*, they didn't die for me. Simply *wicked*, isn't it, darling?" Then, he fell asleep.

I looked around the room, trying to see if there was something I hadn't looked at yet, for I was getting increasingly bored. Then, I noticed the blade on the table next to me. A decorative blade, probably a gift from some lord. Admetus didn't fight much, but he liked the look of it, and sometimes he'd take it in his hand and jab the air with it. A true warrior. Still, it was undeniably a very pretty thing. Its hilt was leather, decorated with gems of some sort. The bronze blade glinted in the early sun. It has never been used, so it was still sharp. And close. So close I could easily grab it.

Three days passed, and my hatred for him grew. Admetus spent little time with me. He spent all days in the courtroom and all nights feasting. I felt myself spiraling, my feelings boiling over, my thoughts overwhelming me. I did not try to stop them. I still wondered at what he had said, the first night. He had complained of his friends, who

hadn't sacrificed themselves for him. He seemed to assume that everybody he knew should have been only too happy to die for him. I wondered whether he was an idiot or just very arrogant.

I knew he wasn't willing to die for anybody. He could have merely told Thanatos that he would die as he was meant to, and I would've lived. Yet he didn't. He watched me die and I hate him for that. I didn't think I would. I willingly died for him; it was my choice; I didn't blame him for it. I hated him for the way he saw my sacrifice, that it was only right. He hadn't thanked me, for he thought it my duty to give my life for his. The virtuous wife, the loyal wife, the selfless wife. Alcestis. Me.

We could've both probably lived happily, if I'd just pretended that I still loved him. I didn't want that, though. I wanted him to die.

I knew this was wrong, so I'd tried to think about other things, distract myself with memories of my childhood and the sounds of life outside. I thought of Asphodel again. This is where my thoughts always returned to, eventually. The dust. I would do anything to not go back there, I thought. Anywhere would be better than there. Anywhere. My gaze kept going to the blade. So, so close.

It is midday now. Exactly three days since I was brought back. My thoughts had been overwhelming, out-of-control, yet they are clear now. The priestess enters the chamber. She showers me with water and burns herbs, which fill the room with their bitter scent. It is quick, and it is soon over. She leaves, Admetus comes in. "Now, my love, I can finally remove your veil!" He moves towards me. "This has all been so complicated, but now, finally, we are both safe and alive. We shall live happily, shan't we?" Complicated. This is how he sees everything, a mere complication between him and a happy life. Me, dying for him, a complication. This, this one word, This is what finally convinces me. The one step too far. He lifts my veil. I reach for the blade.

Sanches Alexandre

L'Europe

Find the original text in Portuguese “A Europa” on the Prix Laurence Website

<https://bit.ly/3MceSqC>

Je ferme les yeux et je vois les montagnes de neige souple de la Norvège, où des alpinistes aventuriers se défient à monter au sommet et à s'autoproclamer « les rois du monde », des montagnes que de courageux amants de ski descendant, avec la sensation d'avoir le visage coupé para des lames. J'ouvre les yeux, je regarde sur le côté et je vois les prés fleuris de la Hollande avec leurs fleurs les plus variées, aux couleurs innombrables, à en perdre le compte, pendant que j'entends les voiles des moulins tourner sans fin et les meuniers discuter sur les céréales.

Je regarde devant et je vois une tour, mais ce n'est pas n'importe quelle tour, c'est la Tour Eiffel. Un incroyable symbole parisien que beaucoup considèrent un symbole de l'amour et d'autres pensent avoir été créé pour contrôler les pensées. Du sommet de la tour, je vois le Pont des Arts, où les chaînes scellent encore l'amour de ceux qui les ont déposées là.

Je regarde sur le côté et je vois trois couleurs vibrantes : le noir, le jaune et le rouge... Oui, c'est l'Allemagne, le pays de la bière artisanale et où l'histoire a été marquée par beaucoup d'évènements, tels que ceux qui se sont passés durant des dizaines d'années, ayant laissé leur marque et où la technologie avance plus vite que le temps.

Je regarde derrière et je vois les différentes cultures, traditions et danses qui sont les symboles du pays. Un pays baptisé d'Espagne, notre voisine, qui nous impressionne toujours à tous avec ses traditions extraordinaires, sa cuisine unique qui collectionne des fans jour après jour, sa musique qui remporte tous les ans des prix et de nouveaux auditeurs, bien comme ses danses qui émerveillent les gens du monde entier.

Je me retourne devant, j'ouvre un livre et je lis sur les différents héros maritimes portugais, ceux qui ont laissé leur empreinte au Portugal et dans la mer, qui se sont aventurés par là sans craindre l'inconnu et qui ont vaincu tous les défis auxquels ils ont été confrontés. Je lis sur les Rois et les Reines, sur les évènements héroïques, amoureux et tragiques, qui les ont accompagnés pendant toute leur vie et qui nous accompagnent à travers les histoires, sans oublier les poètes, qui ont écrit de beaux livres et poèmes qui ont marqué des générations et marqueront les futures.

Voilà quelques-unes des merveilles que l'Europe peut offrir. Si je voulais parler de toutes, une bibliothèque ne suffirait pas pour contenir les innombrables reliques, gardées religieusement dans le coffre de chaque pays... des merveilles que l'Europe peut offrir.

Venti Valentina

Rêverie : La perfection

Parfois je me réveille le matin et je me demande
Pourquoi on doit mettre un pied devant l'autre sur les gradins
Pourquoi pas de tapis rouge, pas de flashs, de paillettes
Et de photographes qui nous aveuglent à coups de mitraillettes

Parce qu'on est trop comme ci, trop comme ça, pas assez ceci et pas assez cela
Mais la perfection, qu'est-ce donc, dis-moi ?
Une cible, je n'en doute pas, quelque chose qui dépasse l'au-delà

La perfection est un tableau imparfait
Peint d'une main maladroite sur une toile abîmée
Elle essaye de cacher ses défauts devant
La foule, les autres, le gens qui jugent tant

La perfection connaît tous les secrets
Du manque de confiance, du stress, de l'arrogance
Elle connaît les pensées des miroirs
Qui ricanent de nos têtes, si pâles et si fades

Mais la perfection est elle-même confuse par sa personne
Car elle a beau se moquer, elle ne sait plus qui elle est
Qui est-ce, en vérité,
A cacher ses défauts à longueur de journée ?

La perfection est un tableau imparfait
Peint d'une main maladroite sur une toile abîmée
Qui reflète les traces que la vie a laissées
Sur nos gueules qui feraient bien de se faire réparer...

Viry Marie

L'apothéose

Je regarde la télé, ou c'est plutôt elle qui me regarde. L'écran est comme perméable; ces actrices montées de toutes pièces dansent pour moi. Leurs sourires indestructibles et figés aux dents plastifiées m'appartiennent, je le possède. Un masque de comédie cloué à leurs doux visages qui n'attendent plus que la rédemption. Bien que, les bouts de leurs lèvres soient toujours relevés, les plis sous leurs grands yeux fragiles ne se forment jamais. On dirait qu'il n'y a que moi à être épris par cette joie distillée. Pourtant, cette imperfection, cette fissure dans leur armure constitue leur statut inatteignable. Elles sont tout là-haut, alors que moi suis ici; dans mon fauteuil inconfortable et tâché de bière. Ce désespoir fou qui anime leurs yeux farouches ne fait que m'exciter davantage. Elles tentent éperdument de s'accrocher à toute personne au-delà de ce miroir unidirectionnel, mais cela, personne ne l'a jamais perçu. Avec l'exception de ma personne; je voyais la façon de laquelle leurs yeux scintillaient sous les lumières des projecteurs. Ces larmes confinées au seuil de leurs grands yeux fragiles reflètent leur détresse: elles signalaient la soif pour leur rédemption personnelle. Celle-ci n'arriverait jamais. C'est cette boîte qui me rassure et qui me berce. Une machine comportant le vivant et le grandissant, qui s'oppose à ce monde grossissant qui engloutit tout sur son passage. Nous sommes pris au piège dans cette glu.

Je sors donc une bière: qu'elles dansent! Qu'elles m'amusent!

La télévision m'interpelle lorsque j'enfile mon pantalon raccommodé de partout, lorsque je me brosse les dents et lorsque je mange la tarte bien trop sèche de ma voisine. Elle est répulsive, mais j'en dépend. Je songe donc aux jeunes femmes à la télé. Je pense à leurs doigts de pianistes, à leurs genoux raides et à leurs sourcils toujours relevés avec dédain. C'est une violation de la gorge, cette tarte, mais je pense à leurs lèvres de carmin et j'avale.

Le lendemain, je découvre un nouveau trou dans mon pantalon. Je le raccommode et je quitte mon appartement. Lors de notre pause café, mon collègue se moque de moi, me traite de radin et crache dans mon café. Son visage en forme de lune et ses boudins en forme de bras s'agitent. Il crie comme un cochon à l'abattoir. Il cherche l'approbation des autres en se tapant la cuisse et en riant hystériquement. Les autres s'allient à lui. Je sens des regards hautains se placer sur mes épaules et des injures murmurées se poser sur mon nom. Peu importe. Je rentre, car ma boîte m'attend.

Ma voisine me fait parvenir une lettre: «Attends paiement. Bien à vous, Florence». Je lui envoie tout ce que j'ai. Deux jours plus tard, elle réapparaît sur cet écran. Sa soif a donc été assagie. Cela me rassure. Je ne boirai pas de bières ni ce soir, ni demain, mais ma télé sera allumée toute la nuit. Mes yeux les suivront du regard. Mon imagination se portera elle-même, jusqu'à ce que ses faisceaux se brisent contre les nuages placés sur ce monde maudit. Je sentirai les battements de mon cœur suivre, comme enchaîné, le rythme de leur musique. Mon corps tout entier

s'alignera sur leur mesure. Toute tension me quittera, je serai allongé là, pathétiquement. Le corps crucifié face à leur envoûtement, face à leur brume virtuelle. Mes bras attrapant les quatre coins de ma chambre, afin de recueillir chaque seule note de leur chant mystique, chaque seule respiration entre, chaque seul regard déviant de leur partition: chaque seul regard pour moi. Je l'accueillerai. Elles séduiront mon âme hors de moi. Et je les laisserai faire. Je ne serai plus qu'une coquille vide, une enveloppe charnelle. Je serai à la merci de leurs clarinettes et de leurs harpes.

Mes filles. Mes musiciennes. Je m'abandonne à vous. Acceptez donc ce présent. Je vous ai tout donné, tout mon être. Et vous m'avez tout violemment arraché. N'était-ce pas ce que je désirais? Je n'ai jamais eu de mirages auxquels m'accrocher, auxquels tenir. Pourtant, il est tellement difficile de vivre dans un monde qui n'en est plus un. Ce n'est plus qu'un océan sans vagues. Passé et futur s'entremêlent, se confondent. Il ne me reste plus que ce temps de valeur, cette longueur. Cette longueur qui se compte à l'envers et en secondes, minutes ou heures; qui n'est plus qu'un compte à rebours. Monotone, vide et dénué de toute direction. Où est donc passée cette effervescence? Le monde n'est pas charnu. Ce monde est vertigineux et efflanqué. Soyez donc mes messagers, jeunes filles. Je vous laisse tout ce que je possède. Prenez. Personnifiez, transportez-moi, faites-moi rêver. Je vous ai donné ma maison, mes mots, mes rêves, mes espoirs, mon âme. Je veux en voir la réflexion. Je veux me voir vivre dans vos grands yeux fragiles. Amusez-moi donc.

Mes filles, mes chères filles. Dansez. Chantez. Jouez. Vous êtes l'écume vierge dans mon océan suicidé et immobile. Vous êtes ma clairière, mon seul espoir vers la dernière grâce qui m'est due par Dieu. Je m'accroche à vous, comme un nourrisson au sein de sa mère. N'arrêtez pas, je vous en conjure! Sans vos notes perpétuellement retentissantes dans mon intérieur, je ne suis qu'intentions tendues, qu'actions imprécises. Vous me complétez, car vous êtes mon reflet. Pourquoi cela ne suffit donc plus à présent? Les pas de mes jambes décharnées me font déraper. Mes supports se fracturent. Je ne tiendrais plus longtemps. Je vous supplie de sauvez-moi.

Encore une tarte. Les morceaux de pomme étaient bien plus gros que d'habitude. Madame Lafringe a dû être pressée. J'en perds une dent, elle est noire. Je ne ressens aucune douleur.

J'enfile mon pantalon. Aujourd'hui, pas de trous. Au travail, je croise Félicien, mon chef. Je l'aime bien. Son visage de chien me rassure. Un visage ridé de bonnes intentions et de sourires: «J'ai des bonnes nouvelles pour toi! Tu bénéficies d'une promotion». Il balaye la salle du regard afin d'assurer que Marcel, l'homme boudin, n'est pas là et me confie à voix basse: «Je vois bien comment il te traite, ça va faire des mois que j'essaie de te sortir de là. Tu as toujours l'air tellement... misérable. Tu parles à personne». Félicien voit l'espoir déborder de mes yeux. J'ai envie de me jeter à ses pieds et d'embrasser ses mocassins. Il voit mon visage s'illuminer, mais je refuse. Je m'excuse et retourne travailler. Marcel s'installe à ma droite. J'adore voir son excitation lorsqu'il me repère. Voir ses gros doigts se remuer, l'entendre

balbutier en essayant de trouver une autre insulte. Et lorsqu'il la crie, j'aime entendre son rire pitoyable qui suit à chaque fois, comme programmé. Son cœur peut enfin redescendre après avoir, au moins, eu un sourire de la part de mes collègues. Je le préfère ce Marcel.

J'entends Madame Lafringe aboyer de l'autre côté de ma porte. Elle est venue m'apporter ma tarte aux pommes, mais elle tient également une boîte rectangulaire dans sa main droite. La boîte a l'air légère et négligeable. Une de ses boîtes dans lesquelles on met des contrefaçons, mais celle-ci me semble vieille. Je suis intrigué par les égratignures; le sigle du temps. Celui qui avait possédé cette boîte avait dû beaucoup la chérir, mais la boîte n'avait pas pu échapper aux griffes de la fugacité. «Elle vous appartient. Mon amie connaissait votre mère, elle vous a laissé cela. Elle est à vous».

Honnêtement, l'idée que Madame Lafringe pourrait avoir des amies ne m'avait jamais effleurée, à mes yeux elle avait toujours été la femme aux tartes. Et elle le demeurerait.

En mangeant ma tarte, j'ouvre la boîte. Je suis surpris par la noblesse du bijou. Une chaîne argentée simple, décorée d'une centaine de petites perles et de diamants. Comme des gouttes de pluie, les diamants semblent vouloir rompre, mais la chaîne défie la gravité. Le bijou parvient à égaler Vénus. Il semble porter le fœtus des mémoires d'un autre. Il est humain, il est personne. Par peur, je m'éloigne brusquement, le talisman chute. Mes mains, mes mains. Je plonge mes mains dans la tarte de Madame Lafringe. Elle est détruite. Tant mieux. Avec la pâte à moitié cuite toujours entre mes doigts, j'attrape l'objet et le renferme. Madame Lafringe le donnera à Florence. Je laisse donc la boîte devant sa porte avec un petit message: «Veuillez rendre à Mademoiselle Florence - Urgent».

Je n'enfile pas mon pantalon, je ne me brosse pas les dents. Je ne quitte pas ma boîte. Il faut que je voie le talisman redevenir bijou au cou de ma chère Florence. Cela va faire trois longueurs que j'attends, trois petites morts comblées. Toujours pas de Vénus. Où est-elle? Je ne me lève même plus pour aller me soulager, je reste cloué là, devant mon pire péché. M'a-t-elle abandonné? Après tout, je ne suis que chair, elle est musique, enchantement. Elles le sont toutes. Ignorantes, mes belles jeunes filles. Elles ne sauront donc jamais ce qu'elles représentent à mes yeux. Pauvres filles.

On toque à ma porte. Je trouve à peine la force de me lever. Madame Lafringe a pourtant l'habitude de crier mon nom.

Lorsque j'efface le seuil tout me tombe dessus. C'est elle. Comment a-t-elle pu oser? Le choc me paralysa. Comme un gros rocher que des enfants jetteraient à l'eau sans réaliser qu'il pourrait la remuer, ma mer avait été violée. Mon visage devait se réconcilier. Je n'étais plus que tableau vierge. M'avait-elle volé mon humanité? Mon essence même? Mon visage se réconcilia au hasard. Mes joues à la place de mon front, mes yeux dans ma gorge, mes sourcils à la place de mon nez. Que m'a-t-elle fait? Elle a détruit mon monde entier. Que devient le désir lorsque l'on fait face à lui. Mon corps s'était tordu, mutilé inhumainement afin de pouvoir rêver de ce moment.

Ce moment, elle me l'a volé. Je n'ai plus rien. Je suis nu. Je fonds sous ses cheveux blonds brûlants. Je rêve, cela ne peut être vérité, ne peut être destiné. Ses lèvres de carmin s'écartent lentement, puis redeviennent un. Me parle-t-elle? Elle tient le talisman à sa main droite.

Toutes ces années de martyre. Cette existence qui n'avait qu'elles pour but. Que me reste-t-il? Je lui ai tout donné et elle m'a trahi. Mais cette vénération n'aurait jamais suffi; le monde des chimères n'est pas le seul digne d'être habité. Ma langue doit caresser et goûter à leur rouge à lèvres, à quoi servirait-il sinon? À quoi nous servirait la gravité si ce n'était pour les garder soumises à moi? Ces géhennes ne tendaient qu'à elles; chaque œil que ce monde maudit a connu, chaque goutte de lumière et chaque nerf coulant à travers mon être tout entier n'existe qu'afin de les scruter. La télé n'est pas leur véritable prison, elles appartiennent à mes mots sucrés qui ont toujours fait rire les femmes d'un sourire embarrassé, mais invitant. Pourtant, mon moi ne saurait jamais faire mouvoir le train de leurs mouvements tout comme elles le font. Un ange ne répondra jamais aux demandes d'un collectionneur d'ailes. Ce désir ardent m'ôte toute chance de raison. Elles se constituent d'attributs qu'il est défendu d'ausculter, qu'elles restent donc dans leur brume virtuelle, et moi dans mon fauteuil. L'intermédiaire me parlera de vous, de vous Florence.

Mais à présent il est trop tard pour cela. Elle a semé le chaos dans mon imaginaire, tout est sens dessus dessous. Je ne suis même plus os et chair, il ne me reste plus que souffrance. Je suis enfin égal à la terre. Je m'apprête à rejoindre le Diable. Tant mieux. Il berce les vrais, ceux qui ont compris que dieu nous narguait. Par sa faute, nous nous sommes haussés à un niveau supérieur: l'humain. Pitoyable. Ils sont donc libres; ils tuent, ils incendent, ils insultent, ils vivent véritablement. Lorsque les torturés croupissent et gémissent dans le bitume noir de dieu, c'est bien dieu qui ordonne aux autres d'admirer ses cieux, ses cotons; son plus bel chef-d'œuvre. Tout cela au lieu d'offrir leur aide aux âmes torturées de ce monde, aux âmes comme moi.

Mais elle m'accompagnera, la descente en Enfer ne se fera pas seule. Je l'attrape donc par ce cou, que jadis j'admirais tant, et je ferme la porte derrière nous. Je ne pense à rien en l'étranglant. Elle hurle à travers ses yeux, elle me supplie. Je n'éprouve plus rien pour elle. Qu'elle souffre autant que je souffre. Elle finit par s'endormir. Elle ressemble à mes murs, elle s'est détachée de la télévision.

Comment avait-elle pu me faire cela? Elle était ma préférée.

Je sors une bassine que je remplis avec de l'eau de Javel. Jusqu'à ce que l'eau de Javel déborde. Je caresse sa joue, puis je glisse ma main derrière son oreille afin de tenir le plus de cheveux possible entre mes doigts. Ses beaux cheveux blonds. Je plonge son visage entier dans la bassine. Elle se réveille d'un seul coup. J'aperçois des bulles d'air monter vers moi. Elle ne devrait pas essayer de hurler, tout le monde sait que les liquides dévorent les cris de détresse. Je la laisse donc respirer un coup. Son beau visage se déforme. Ma belle musicienne est devenue Marcel. Son compte à rebours semble avoir touché à sa fin. J'attrape donc un couteau.

«Ne vous inquiétez pas, je ne vous abandonnerai jamais!», je la rassure.

Je trace une ligne droite sur la longueur de mes deux avant-bras. Le blond brûlant

de ses cheveux s'approprie mon rouge. Même ses yeux semblent soulagés par mon offrande, car après seulement la première goutte, elle tient ses yeux sous mes avant-bras.

«Ma pauvre, je vais bien m'occuper de vous», je chuchote à son oreille. Je la laisse donc goûter à mon être. Lorsque sa langue le reconnaît, elle recommence à hurler, mais je ne l'entends plus. Ses cris stridents se mêlent à mon océan, elle ne le délimite plus. Où est passée mon écume? Où est passée ma Vénus?

«Maman! Maman... Maman», elle semble hurler en sanglotant. Je la prends dans mes bras et nous nous éteignons sur mon parquet.

Wells Aurelia

The poems inside

Nothing ends poetically,
It ends and we turn it into poetry,
All that blood was never once beautiful,
It was just red,
But my mind is a hive of words that won't settle,
Madness that can no longer be suppressed,
when it comes to art it is important to not hide the insanity,
The war my thoughts wage against my body,
The darkness I try so hard to hide,
But the tenebrosity is leaking from my pen,
Till my paper is filled with the breathings of my heart,
How can it be that my words,
My chaotic, tumultuous words,
Are more alive than I am?
To read my writings,
Would be to read my mind,
And my imagination wears darkness;
Like some girls wear a little black dress,
I am lost at sea,
Drowning in an ocean of thoughts,
Swimming aimlessly,
In search of places that are yet to exist,
The only light accrued by the moon,
Someday I will find the light,
But just like the moon, half my heart will always be shrouded in darkness,
And my thoughts will forever flow through my ink,
For I am a writer,
I do not cry,
But I bleed on paper.